

Les Îles Sandwich

Adolphe Barrot

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

LES

ÎLES SANDWICH.

PREMIÈRE PARTIE.

Partis de Guayaquil le 14 août 1836, nous arrivâmes en vue de l'île d'Hawaii (Owhyhee), dans la nuit du 29 septembre. Depuis le matin nos yeux se portaient avec impatience dans la direction où nous supposions que l'île devait se trouver. À en croire les relations de tous les voyageurs, nous devions apercevoir, à une très grande distance, le sommet du Mouna Roa, cette montagne dont la cime mystérieuse n'avait depuis lui été visitée par aucun Européen. Il entrait dans les projets de notre relâche d'explorer ses gorges presque inaccessibles, de franchir les neiges qui la couronnent, et d'aller inscrire nos noms sur le pic le plus élevé ; c'était là, dans les derniers jours qui précédèrent notre arrivée, l'objet de presque tous nos entretiens. En vain les relations que nous avions sous les yeux nous citaient-elles les nombreux accidens auxquels nous allions nous trouver exposés ; en vain nous disait-on qu'un naturaliste anglais, M. Douglas, avait péri, dans une entreprise semblable, sous les cornes d'un taureau sauvage ; le danger semblait donner un nouvel attrait à notre expédition scientifique, et nos regards, franchissant les distances, cherchaient à distinguer au milieu des nuages ce théâtre de nos prochaines explorations ; mais un épais rideau de vapeurs le cacha toute la journée à notre vue. Cela, du reste, arrive très souvent :

les nuages, chassés presque toute l'année par les vents alisés du nord-est, rencontrent dans leur passage cette muraille formée par le groupe des îles Sandwich, et s'y arrêtent retenus et comme accrochés aux sommets des montagnes. La nuit vint, et, vers une heure du matin, une grande ombre, le bruit des brisans sur la côte, nous annoncèrent que nous étions près de terre ; nous virâmes de bord, et, au point du jour, nous nous trouvâmes à dix ou douze lieues de l'île d'Owhyhee ; nous aperçûmes devant nous le Mouna-Roa s'élevant par une pente presque insensible, et nous nous étonnâmes, nous regrettâmes même de ne pas le trouver plus élevé. Vous verrez bientôt que nous avions mal jugé les difficultés qui nous attendaient.

Toute la journée nous eûmes du calme ou des vents tellement faibles, que nous ne pûmes approcher de la côte ; ce ne fut que le lendemain, 1 octobre, que nous atterrîmes.

La journée du 29 septembre ne se passa pas, cependant, sans offrir quelque satisfaction à notre curiosité ; nous vîmes approcher de nous une pirogue montée par quatre sauvages. Nous étions à quatre ou cinq lieues de terre ; il fallait que, de leur côté, ils fussent poussés par un bien vif désir de nous voir, pour avoir entrepris un si long voyage sur une si faible embarcation ; nous les distinguions, nus et la tête couronnée de feuillages. C'était le premier spécimen de l'homme à l'état sauvage que la plupart d'entre nous eussent aperçu ; aussi concevra-t-on facilement quel fut notre désappointement lorsque nous vîmes qu'au lieu d'incliner notre route vers eux, nous marchions, fiers et superbes, presque sans daigner leur jeter un regard. J'eus pitié de ces pauvres gens ; le navire passa à cent toises de leur pirogue ; les bras leur en tombèrent ; ils s'arrêtèrent un instant, essuyant du

revers de leurs mains la sueur qui ruisselait de leurs fronts ; puis, à mesure que le navire s'éloignait, nous pûmes les voir nous faisant des signaux avec leurs pagayes : était-ce en signe d'amitié ? était-ce un signe de reproche ? ils reprirent enfin leur route vers le rivage, sur lequel nous distinguions, à l'aide de nos longues-vues, quelques cabanes au milieu d'un bois de cocotiers.

Le lendemain, nous fûmes plus que dédommagés. À mesure que nous approchions du rivage, nous vîmes une multitude innombrable de pirogues se diriger vers nous, et, en moins d'une heure, le pont de la Bonite fut couvert d'insulaires. Les premiers hésitèrent à monter ; mais bientôt ils s'enhardirent de telle sorte, qu'on fut obligé de placer des sentinelles aux échelles afin d'éviter une invasion complète. Presque tous étaient nus ; autour des reins seulement ils portaient une espèce de ceinture appelée maro ; quelques-uns, les vieillards principalement, étaient tatoués ; plusieurs portaient leur nom écrit en grandes lettres sur les bras ou sur la poitrine. Il nous fut aisé de nous apercevoir qu'ils commençaient à s'habituer à la vue des Européens ; c'était surtout dans les marchés qu'ils cherchaient à faire avec nous que nous pouvions voir que des hommes civilisés avaient passé par là : tala, tala (dollar, piastre) était ce qu'ils nous demandaient le plus généralement. En échange de coquilles, de poules, de cochons, etc., qu'ils nous apportaient, ils ne voulaient que de l'argent ou des vêtemens ; et certes, à voir avec quelle fierté marchait, au milieu de ses compagnons, celui qui se trouvait l'heureux possesseur d'un gilet, d'une chemise ou de n'importe quelle partie de l'habillement européen, nous concevions aisément le prix qu'ils y attachaient.

J'avouerai que nous fûmes presque tous désappointés : ce n'étaient plus là les insulaires de Cook, et, quoique l'influence de l'état sauvage dominât encore singulièrement dans la constitution physique et morale de chaque individu, ce n'était plus cette nature nue et sans fard que nous nous attendions à étudier. Ce fut cependant à cette première relâche que nous pûmes le mieux apercevoir les traces de ce qu'étaient les îles Sandwich lors de la découverte ; plus tard nous trouvâmes des villes presque européennes, et des populations presque aussi vicieuses que ceux qui les ont civilisées.

Un Portugais, qui habite l'île depuis très long-temps et que l'on aurait eu quelque peine à distinguer d'un sauvage, nous servit de pilote ; à midi, nous étions mouillés dans la baie de Ke-ara-Kakoua. Il y avait alors à l'entour de la Bonite plus de deux cents pirogues, et nous n'avions pas encore vu une seule femme. Cette absence du beau sexe nous surprit ; nous avions lu, dans les récits des divers voyageurs, qu'un navire à son arrivée se trouvait immédiatement entouré d'une foule de femmes, véritables naïades qui plongeaient et nageaient autour du vaisseau, indiquant aux matelots, par leurs gestes et leurs poses lascives, la terre et les plaisirs qui les y attendaient ; mais le pilote nous donna bientôt la clé du mystère : les navires, nous dit-il, sont tabous (sacrés) pour les femmes ; c'est une loi des missionnaires. Il nous cita en même temps diverses mesures prises par les missionnaires dans l'intérêt de la morale et de la religion : j'en parlerai en temps et lieu.

La baie de Ke-ara-Kakoua peut avoir quatre ou cinq lieues du nord au sud ; dans le fond est une espèce de crique formée par deux pointes de terre basse qui s'avancent dans la mer à droite et

à gauche ; cette crique est dominée par une montagne ou muraille de lave noirâtre, haute de quatre ou cinq cents pieds et entièrement à pic. Sur la pointe qui s'étend vers la gauche, en regardant le fond de la baie, est le village de Kaava-Roa ; à droite, au milieu de nombreux cocotiers, nous apercevions le village de Keara-Kakoua qui a donné son nom à la baie, et plus loin, vers l'extrémité de la pointe, un autre village dont je ne me rappelle pas le nom. En arrivant au mouillage, nous avions distingué, sur le sommet des terres hautes qui dominent la baie, quelques maisons parmi lesquelles une nous sembla bâtie à l'européenne : c'est, nous dit le pilote, la maison du missionnaire Forbes ; le village qui l'entoure s'appelle Kaava-Roa supérieur.

Dans l'après-midi, nous allâmes à Kaava-Roa. Nous eûmes quelque peine à débarquer ; cependant, lorsque nous approchâmes, une foule d'indiens se jeta à l'eau pour nous porter secours, et après quelques chutes sur les rochers qui bordent le rivage, nous nous trouvâmes en terre ferme. Le village de Kaava-Roa me parut composé d'une cinquantaine de maisons seulement ; quelques cocotiers, quelques arbres à pain en rendent l'aspect assez pittoresque. Une espèce de matelot anglais, homme d'affaires de la dame Kapiolani, chef de ce district, vint nous annoncer que sa maîtresse était prête à nous recevoir ; nous nous empressâmes de nous rendre aux désirs de la noble dame, et nous la trouvâmes assise en dehors de la clôture qui entoure sa maison, à l'ombre d'un arbre à pain. C'était une femme de cinquante ans environ, d'une taille colossale, cinq pieds huit ou dix pouces au moins, très grasse et fort laide ; elle nous reçut très poliment. J'hésitai un instant si, suivant ce que j'avais lu dans les voyages de Cook, je ne la saluerais pas à l'ancienne mode du pays, en frottant mon nez contre le sien ; je cherchai dans ses

gestes si quelque chose ne m'indiquerait pas que ce fût là son désir ; mais, ne remarquant rien dans son attitude qui me rendît le salut hawaiien obligatoire, je me contentai de prendre la main qu'elle m'offrit. Des siéges, de véritables chaises européennes, nous furent apportés, et nous nous assîmes autour de Kapiolani ; cinq ou six femmes d'honneur, vêtues d'immenses sacs qu'on appelle robes à Hawaii, et dans lesquelles elles semblaient fort embarrassées, se tenaient sur l'arrière-plan ; tout à l'entour de nous, la population de Kaava-Roa était étendue à plat ventre sur les rochers, le menton supporté par les deux mains, et attachant sur nous des regards fixes. Kapiolani était complètement vêtue à l'européenne ; une robe de mousseline anglaise à fleurs, une ceinture de soie bleue, des souliers, composaient sa toilette ; deux peignes d'écaille retenaient ses cheveux ; elle avait aux doigts trois ou quatre grosses bagues d'argent. Quant à la population qui nous entourait, c'était bien le plus bizarre assemblage qu'on pût voir : l'un avait pour tout vêtement un gilet sans boutons, celui-ci une chemise, celui-là un pantalon ; la plupart étaient nus, ne portant autour des reins que l'indispensable maro ; toutes les femmes étaient sinon habillées, du moins couvertes ; quelques-unes étaient vêtues comme les femmes d'honneur de Kapiolani ; d'autres, et c'était le plus grand nombre, étaient tout simplement enveloppées d'un large pagne d'étoffe du pays.

Notre conversation avec Kapiolani ne fut pas longue ; le matelot anglais nous servit d'interprète ; une espèce de grognement était le plus souvent la seule réponse qu'elle fît aux longs complimens que quelques-uns d'entre nous lui adressaient. Cependant il y avait sur toute sa figure une singulière expression de bienveillance et de bonté naturelle, et quand nous lui témoignâmes le désir d'aller le lendemain au village supérieur et d'y entendre le

service divin, ce projet parut lui faire grand plaisir ; elle s'empressa de mettre à notre disposition des chevaux sellés et un guide pour nous conduire.

En quittant Kapiolani, nous allâmes voir l'endroit où le capitaine Cook a été assassiné ; c'est justement dans ce lieu que nous avions débarqué ; on nous montra le rocher où il se trouvait quand il reçut le coup mortel ; en regardant autour de nous, nous nous voyions entourés de ce même peuple qui l'assassina ! Certes, la mort de Cook a été un grand malheur ; mais peut-être ne faut-il attribuer ce malheur qu'à lui-même et à la violence de son caractère ; c'est, du moins, ce qui paraît prouvé aujourd'hui. Il n'y avait et il n'y a encore rien de sanguinaire dans le caractère de ce peuple, mais bien un respect sans bornes pour ces étrangers qu'il considérait comme des dieux : il fallut toute l'horreur que lui inspira le sacrilége que Cook était au moment de commettre en saisissant le roi de l'île, pour le porter à cet excès. Nous pûmes voir des traces de la vengeance exercée par les compagnons de Cook, après sa mort ; on nous montra des cocotiers percés par des balles, et des rochers brisés par l'artillerie.

Le lendemain, nous trouvâmes à Kaava-Roa les chevaux et le guide que Kapiolani nous avait promis. Les chevaux sont importés aux îles Sandwich de la côte de Californie ; ils commencent à se multiplier dans le pays. Ceux qu'on nous amena étaient sellés tant bien que mal, les uns avec des selles anglaises, les autres avec de lourdes selles mexicaines. La distance du village de Kaava-Roa supérieur à Kaava-Roa inférieur est d'environ trois milles ; on y monte par une route assez bonne, taillée sur le flanc de la montagne, au milieu de rochers de lave ; cette route est due aux missionnaires, qui se sont servis d'un singulier moyen pour

la faire construire. D'après une loi que, par leur influence, ils ont rendue obligatoire dans les îles Sandwich, toute personne, homme ou femme, convaincue d'adultère, est condamnée à une amende de 15 piastres (75 francs), ou, en cas de non paiement, à travailler aux routes pendant quatre mois. La population d'Hawaii a si bien secondé le plan des missionnaires, que la route que nous suivions a été faite en moins de deux ans, et qu'une autre route qui va de Kaava-Roa à Kai-Loua (grande bourgade), et qui parcourt une distance d'environ vingt-cinq milles, est déjà presque achevée ; enfin, grace aux amoureux et des habitans d'Hawaii, nous gravîmes fort aisément les trois milles que nous avions à parcourir.

Àmesure que nous montions, le terrain prenait un aspect différent. Toutes ces îles ont été évidemment formées par les éruptions successives de volcans sous-marins ; partout vous trouvez la lave comme une preuve irrécusable de leur origine. Sur le rivage, on la voit encore : telle qu'au moment où elle s'est durcie ; on distingue les différentes couches qui se sont étendues les unes sur les autres ; puis, à mesure qu'on s'élève, l'action alternative de l'humidité et de la chaleur ayant brisé la lave, on la trouve décomposée en partie. Quand on arrive au sommet du plateau, continuellement arrosé par les nuages qui, s'amoncelant toute l'année sur la crête des montagnes, s'y dissolvent en pluies abondantes, on trouve la lave transformée en une terre fertile ; là s'élève en abondance le kukui (candle nut tree), qui donne une espèce de noix dont on fait une huile très claire et très bonne à brûler, et qui forme déjà une branche d'exportation ; l'arbre à pain, l'oranger, le mûrier (importé de Manille), le bananier, la canne à sucre, le taro (arum esculentum), racine croissant dans l'eau et dont les insulaires font leur principale nourriture ; à tra-

vers les crevasses des rochers s'échappent quelques arbustes rabougris, une espèce de câprier, le nai-hi, dont la racine, nous dit-on, sert de thé aux naturels, et le tappa, avec les filamens duquel ils font leurs vêtemens, et dont la fleur, d'un jaune de safran, rivalise d'éclat avec les magnifiques convolvulus bleus, blancs et roses qui tapissent le chemin.

Vers le milieu de la route est le monument élevé, en 1825, par lord Byron, commandant la frégate anglaise la Blonde, à la mémoire de Cook. On a choisi l'endroit où ce qu'on put rassembler de ses membres épars a été enterré ; c'est un poteau élevé et fixé au milieu de rochers de lave qu'on a entassés et dont on a formé une espèce de tumulus ; au sommet du poteau, on a cloué une plaque de cuivre sur laquelle est gravé le nom de Cook ; l'épitaphe qui l'accompagne est devenue illisible ; le poteau est couvert des noms de marins anglais qui sont venus rendre hommage à la mémoire du célèbre navigateur. Mais ce monument est bien mesquin, et on s'étonne que le gouvernement anglais n'ait pas pu reconnaître d'une manière plus convenable les immenses services rendus à la navigation par le capitaine Cook ; il y a des cendres qui reposent sous les voûtes de l'abbaye de Westminster qui n'ont pas autant de droits à la reconnaissance du peuple que celles qui gisent abandonnées sous la lave d'Owhyhee.

La maison de M. Forbes est située au milieu d'un jardin assez négligé, et entourée d'une haie vive formée de plantes de ti ; le ti est un arbuste à larges feuilles, dont la racine cuite a le goût de caramel ou de sucre brûlé ; les naturels en extrayaient autrefois une liqueur très forte. Aujourd'hui la distillation de cette racine est sévèrement défendue par les missionnaires. — M. Forbes nous reçut très cordialement et nous présenta à sa famille, com-

posée de sa femme, native, comme lui, des États-Unis, et de deux enfans charmans. Kapiolani vint nous rejoindre, et bientôt la cloche nous appela à l'église.

L'église de Kaava-Roa est en tout semblable aux maisons du pays : c'est un grand hangar, qui a la forme d'un cône très élevé ou plutôt d'un toit posé sur la terre ; les parois sont soutenues par une charpente dont les parties sont attachées l'une à l'autre par des cordes, car il n'entre pas un seul clou dans la construction des maisons ; cela forme une espèce de treillage recouvert au dehors de feuilles de pandanus, de cocotier ou de canne à sucre ; dans les maisons des chefs, l'assemblage de ces feuilles est caché par des nattes qui tapissent tout l'intérieur. L'église a environ quatre-vingts pieds de longueur sur quarante de largeur, et cinquante environ de hauteur dans la partie la plus élevée du cône ; elle peut contenir plus de mille personnes. Sur des nattes grossières étaient agenouillés ou assis environ six cents insulaires. Quelques chaises avaient été disposées pour nous, auprès de la chaire du ministre. C'était un spectacle intéressant que cette multitude rassemblée pour écouter la parole du Christ sur cette même terre où, il y a à peine cinquante ans, elle offrait encore des victimes humaines à de monstrueuses divinités. Il y a, il est vrai, bien peu de véritables chrétiens parmi les naturels, et presque tous conservent encore dans l'intérieur de leurs villages et de leurs maisons leurs absurdes superstitions ; pourtant c'est déjà beaucoup que de les avoir amenés à venir écouter des paroles parfois trop mystiques sans doute et auxquelles ils ne comprennent rien, mais qui renferment souvent des leçons de cette morale chrétienne, si sublime et si simple, si propre à leur ouvrir peu à peu les voies de la civilisation. — Les femmes étaient d'un côté, et les hommes de l'autre ; aucun individu nu n'était admis,

mais M. Forbes avait été obligé de ne pas être trop sévère quant à la forme du vêtement. Généralement, les hommes étaient couverts de larges pièces d'étoffe du pays qu'ils drapaient comme un manteau ; nous vîmes surgir, au milieu de la foule des femmes, plusieurs chapeaux de paille, et surtout de ces disgracieuses capotes dont les Anglaises se servent encore aujourd'hui à la campagne. Quelques personnes avaient des livres de prières imprimés à Honolulu et à Lahaina, en langue hawaiienne, et quand, suivant le rite presbytérien, M. Forbes entonna les psaumes du rituel, des voix, d'abord incertaines, et ensuite plus hardies, accompagnèrent celle du missionnaire. En somme, sauf quelques distractions causées sans doute par notre présence, sauf quelques coups d'œil agaçans des femmes qui se trouvaient près de nous, tout se passa assez décemment ; mais il était aisé de voir, cependant, que la plus grande partie des assistans était là par obligation. Kapiolani, ce jour-là, avait revêtu ses habits de fêtes ; sa robe était de satin noir, et elle avait sur la tête une capote en étoffe du pays, dont le luisant rappelait assez l'apparence du satin ; elle paraissait suivre avec attention le service divin dans le livre qu'elle avait devant elle ; sa contenance ne manquait pas d'une certaine dignité, et une paire de lunettes rabattues sur son nez lui donnait une figure qui, même à Owhyhee, nous parut très singulière.

Le lendemain, j'allai visiter le village de Ke-ara-Kakoua, en compagnie de M. Eydoux, chirurgien-major de la corvette, et de M. Hébert, attaché par le ministre du commerce au consulat des îles Philippines. Là, tout débarquement à pied sec était impossible ; nous fûmes obligés de nous mettre en quelque sorte à la nage pour arriver à terre, ce qui ne laissa pas que d'exciter l'hilarité de la population qui nous attendait au rivage. Il est certain

que le costume du pays eût beaucoup mieux que le nôtre convenu à la circonstance. Nous fûmes immédiatement entourés d'un cercle de jeunes garçons et de jeunes filles. Quoiqu'à deux milles à peine de Kaava-Roa, la population de Ke-ara-Kakoua nous parut se ressentir beaucoup moins de l'influence du missionnaire. Nous pûmes le reconnaître sans peine à l'habillement des insulaires et à la conduite qu'ils tinrent avec nous. Ici tous les hommes avaient le corps nu, si l'on excepte les reins qu'entourait le maro ; les femmes n'étaient guère plus vêtues qu'eux. Mais ce qui nous prouva clairement que leurs actions n'étaient pas, aussi immédiatement que celles des habitans de Kaava-Roa, sous le contrôle de M. et M Forbes, ce fut la manière dont les femmes nous accueillirent. Elles employèrent toutes les séductions possibles pour attirer notre attention et captiver nos bonnes graces ; il est vrai que les bagues et les colliers que ces messieurs distribuaient aux plus jolies n'étaient pas sans quelque influence sur leur bienveillante humeur. La gale semblait être une maladie dominante chez elles ; presque toutes en étaient plus ou moins atteintes ; cette circonstance, jointe à la couleur cuivrée de leur peau et à l'extrême malpropreté de leurs vêtemens, diminuait de beaucoup le prix de leurs attraits. Autant les hommes que nous avions vus jusque-là nous avaient semblé avoir de prédilection pour l'argent et les habillemens, autant les femmes, à Ke-ara-Kakoua, nous parurent avoir conservé ce goût que les premiers navigateurs avaient remarqué chez elles pour les colifichets ; un collier de verroterie, une bague de cuivre avec une pierre de couleur, les comblaient de joie.

Vers le milieu de la journée, nous eûmes le spectacle de toute la population femelle de Ke-ara-Kakoua, réunie pour le bain dans une petite baie bordée de rochers de lave ; une roche servit de pa-

ravent aux baigneuses, et de là elles s'élancèrent entièrement nues au milieu des vagues qui venaient se briser sur le rivage ; une planche, de la longueur du corps et terminée en pointe à une des extrémités, leur servait à se soutenir sur la crête des vagues. C'était vraiment un singulier tableau que cet essaim de jeunes femmes s'éloignant à une grande distance du rivage, puis revenant avec la rapidité d'une flèche, portées sur la cime écumeuse des lames qui déferlaient avec fracas de chaque côté de la baie. Je croyais, à chaque instant, les voir s'abîmer contre les pointes aiguës des rochers ; mais elles évitaient ce danger avec une adresse surprenante ; elles semblaient s'y complaire, et le bravaient avec un courage qui m'étonna. Le moindre mouvement de leur corps donnait à la planche qui les soutenait la direction qu'elles désiraient lui voir prendre, et, disparaissant pour un moment au milieu des brisans, elles surgissaient bientôt de l'écume et retournaient au large pour fournir de nouveau la même carrière. Je vis une mère qui, après avoir placé son enfant, âgé d'un an à peine, sur une planche de deux pieds de long, le poussait devant elle à une grande distance, et là, l'abandonnant à la furie des flots, le suivait, dirigeant seulement de temps en temps avec la main la planche qui le portait. Je crus revoir cette population telle que Cook l'avait trouvée, libre, indépendante, et le contraste ne me parut pas, je l'avoue, en faveur du moment présent, quand je revis ensuite ces femmes couvertes de sales haillons.

Le soir, les difficultés que nous avions éprouvées en débarquant nous suggérèrent l'idée de retourner à bord de la Bonite sur une pirogue du pays. Nous avions pu apprécier, pendant la journée que nous venions de passer à terre, les avantages que ces embarcations légères et d'une manœuvre aisée ont, dans une mer houleuse, sur nos pesans canots. Nous nous plaçâmes tous les

trois dans une pirogue de quinze pieds à peu près de long sur un pied au plus de large. Cette pirogue avait, ainsi que toutes celles des îles de l'Océanie, un balancier fait d'une pièce de bois léger, soutenu parallèlement à la pirogue par deux barres transversales de quatre ou cinq pieds de long. Nos Indiens attendirent ce qu'on appelle un embelli, c'est-à-dire le moment où les lames, qui arrivent ordinairement quatre ou cinq l'une après l'autre, semblent s'arrêter un instant ; alors, soulevant la pirogue au moyen du balancier, ils la traînèrent rapidement à une certaine distance du rivage ; puis, s'élançant sur leurs bancs et pagayant avec rapidité, ils purent, avant que la lame ne revînt, s'éloigner assez pour que nous n'éprouvassions que deux ou trois fortes ondulations. Nous arrivâmes sains et saufs à bord de la Bonite.

Le lendemain, je parlais à M. Forbes de l'habileté extraordinaire que j'avais remarquée, la veille, chez les naturels qui se livraient à l'exercice de la nage : « Vous ne pourriez vous en faire une idée exacte, me répondit-il ; ils sont plus à l'aise dans l'eau que sur la terre ; un Indien pourrait, ajouta-t-il, nager vingt-quatre heures sans s'arrêter. » Et, à l'appui de ce qu'il nous disait, il nous cita une aventure qui me parut trop intéressante pour que je l'omette ici.

Les naturels traversent fréquemment dans leurs pirogues les bras de mer qui séparent les diverses îles de l'archipel. Un jour, un d'eux partit dans sa pirogue de la pointe nord de l'île Ranai ; il allait dans la partie sud de Morokoi ; il avait donc à parcourir un espace de sept à huit lieues. Ses deux petits enfans l'accompagnaient ainsi que sa femme. Le temps était beau au moment du départ ; mais tout à coup un gros nuage noir obscurcit l'horizon, bientôt après le vent souffla avec violence, et la mer devint très

grosse. Long-temps l'habileté avec laquelle l'insulaire dirigea sa frêle nacelle au milieu des vagues la préserva du naufrage ; mais un coup de mer rompit le balancier, et la pirogue chavira. Ses deux enfans étaient beaucoup trop jeunes pour pouvoir nager ; il les saisit au moment où la mer allait les engloutir, et les posa sur la pirogue, qui, faite d'un bois léger, était restée renversée au-dessus de l'eau ; sa femme et lui se mirent à la pousser en nageant vers le rivage qui leur sembla le plus rapproché ; ils étaient alors au milieu du bras de mer. À force de travail et après plusieurs heures de fatigues, ils arrivèrent assez près de la côte ; mais là ils trouvèrent un courant très violent qui les repoussa en pleine mer. Lutter contre la force de ce courant eût été s'exposer à une mort certaine ; ils se décidèrent donc à pousser leur pirogue vers une autre partie de l'île. Cependant la nuit arriva, et le froid commença à se faire sentir. La femme, moins robuste que l'homme, fut la première à se plaindre de la fatigue ; mais le désir si naturel d'échapper à la mort, la vue de ses enfans dont la vie était attachée à la conservation de la sienne, lui donnaient du courage, et elle continua à nager auprès de son mari, poussant toujours la pirogue en avant. Bientôt les pauvres enfans fatigués, car il fallait qu'ils se tinssent fortement cramponnés sur la surface ronde et polie de la pirogue, transis de froid, finirent par lâcher prise l'un après l'autre, et tombèrent dans la mer ; le père et la mère les saisirent de nouveau, et les replacèrent sur la pirogue, tâchant de les encourager. Hélas ! leurs forces étaient épuisées, leurs petites mains se rouvrirent, et la vague les engloutit une troisième fois. Il ne fallait plus songer à conserver la pirogue ; chacun d'eux prit un des enfans sur son dos, et nagea vers la terre qu'ils distinguaient à peine dans l'obscurité. Une heure après, la femme s'aperçut que l'enfant qu'elle portait sur son dos était

mort, et elle se mit à se lamenter amèrement ; en vain son mari l'engagea-t-il à abandonner l'enfant et à prendre courage, lui montrant le rivage dont ils commençaient à approcher : la malheureuse mère ne voulut pas se séparer de son enfant mort, elle continua de le porter jusqu'à ce que ses forces s'affaiblissant par degrés, elle dit à son mari qu'elle allait mourir, qu'elle ne pouvait plus nager. Le mari fit tout ce qu'il put pour l'engager à se débarrasser de son fardeau, et, ne pouvant y réussir, il se mit à la soutenir d'un bras, tandis qu'il nageait de l'autre ; mais la nature était épuisée : bientôt la femme disparut sous l'eau avec son enfant. L'homme continua tristement à nager ; le désir de sauver son dernier enfant le soutenait seul. Enfin, après plusieurs heures de fatigues inouies, il arriva presque mourant sur le rivage. Son premier soin fut d'embrasser le fils qu'il avait sauvé. C'était tout ce qui lui restait d'une famille adorée ; en le prenant dans ses bras, il s'aperçut qu'il était mort, et tomba sans connaissance sur le sable. Au point du jour, des pêcheurs le trouvèrent étendu sur le rivage. Il revint à la vie, mais il mourut peu de temps après des suites de ses fatigues, et peut-être aussi de chagrin. Il avait passé dix-huit heures dans l'eau.

Nous restâmes six jours dans la baie de Ke-ara-Kakoua, visitant les naturels dans leurs maisons et recueillant tous les renseignemens qui nous parurent offrir quelque intérêt. Kapiolani, nous dit-on, fut, avec Kaakou-Manou, femme de Tamea-Mea, la première à embrasser le christianisme ; mais sa conversion ne fut pas d'abord très sincère. « Il y a douze ans, c'était encore, nous dit M. Forbes, une très méchante femme. Elle était constamment ivre et avait quatre ou cinq maris ; même après avoir reçu le baptême, elle en avait conservé deux, et ce ne fut que sur nos représentations qu'elle se décida à n'en avoir plus qu'un seul. Au-

jourd'hui c'est une femme vertueuse, et elle est devenue le plus ferme soutien des innovations morales et religieuses à Owhyhee. Kapiolani a plusieurs fois fait preuve d'une grande énergie. Un jour, il arriva qu'un matelot d'un bâtiment américain fut arrêté et mis en prison, comme convaincu du délit à l'aide duquel on construit les grandes routes à Owhyhee. Le capitaine du bâtiment alla trouver Kapiolani et la menaça de mettre le feu au village, si le matelot n'était relâché à l'instant même. « Voici ma loi, lui répondit Kapiolani ; le matelot paiera l'amende de 15 piastres, ou ira travailler aux routes pendant quatre mois, ainsi que sa complice. À présent, si vous avez la force, mettez le feu au village ; mais, tant que Kapiolani vivra, sa loi sera exécutée dans son pays. » Le capitaine fut obligé de payer l'amende pour avoir son matelot.

Malgré tout le zèle de M. Forbes et de M Forbes, qui partage tous les travaux de son mari, le nombre des véritables chrétiens a peu augmenté dans le district de Ke-ara-Kakoua. M. Forbes étant seul dans ce district, et son école de Kaava-Roa demandant des soins non interrompus, il n'a pas le loisir de faire des excursions lointaines. Aussi, à peu de distance de Kaava-Roa, son influence devient tout-à-fait nulle, et les naturels conservent presque toutes les superstitions de leur ancienne religion. J'aurais beaucoup désiré visiter les parties de l'île où les missionnaires ne résident pas, afin de voir les naturels plus rapprochés de leur état primitif ; mais mon sort se trouvant, jusqu'à mon arrivée à Manille, attaché à celui de la Bonite, il fallut me résoudre à ne voir que les ports où la civilisation a pénétré.

Kapiolani fut très gracieuse envers moi ; elle me fit cadeau d'un magnifique ka-hilé, espèce de grand plumeau ; c'est, chez les

chefs, une marque d'autorité. Elle nous fit visiter la maison qu'elle a au village d'en bas et celle qu'elle a fait bâtir au village supérieur ; celle-ci se ressent du voisinage du missionnaire et a pris un certain air européen. Sur le même terrain, elle faisait bâtir une maison en pierre et à deux étages. Sa maison d'en bas, sauf les portes et les fenêtres qui ont été élargies, est encore ce qu'elle était avant la découverte de l'île. Du reste, les maisons des naturels sont en général assez confortables ; le plancher est ordinairement recouvert de nattes parfaitement tressées, sous lesquelles on étend une couche épaisse de fougères sèches. Autrefois il n'y avait qu'une seule pièce dans chaque maison ; c'était à la fois la salle à manger, le salon et la chambre à coucher ; aujourd'hui les missionnaires sont parvenus à obtenir qu'il y eût des séparations, et on emploie presque toujours, dans ce but, de larges rideaux d'étoffe du pays ou d'indiennes anglaises. Ces séparations forment les chambres à coucher. Le lit est composé d'une grande quantité de nattes, disposées les unes sur les autres, de manière à former une estrade ; les plus grossières sont placées en dessous ; c'est là que trône le chef mâle ou femelle. Cette place est tabou (prohibée) pour tout le monde.

Auprès de la maison de Kapiolani est le tombeau de son mari, assez vaste édifice en pierre, et recouvert d'un toit de planches. L'époux de Kapiolani était un chef puissant et très riche ; mais, à sa mort, un fils qu'il avait eu de sa première femme enleva à Kapiolani presque tout ce qu'elle tenait de lui, et elle est aujourd'hui presque pauvre.

Quelques calebasses pour faire et pour manger le poë, pâte fermentée faite avec la racine du taro, un ou deux plumeaux, quelquefois un filet et des pagayes, voilà tout l'ameublement

d'une maison de Hawaii. La nourriture des insulaires consiste principalement en poisson légèrement salé et très souvent cru, et en poë. Je voulus goûter de cette pâte, mais elle me parut détestable ; elle a la couleur et la consistance de l'amidon, et un goût acide très prononcé. À Ke-ara-Kakoua, on ne mange jamais de viande de boucherie. Quelques volailles, des cochons, du lait, des cocos, quelques fruits, voilà pour les Européens toutes les ressources de la vie animale.

L'importation des liqueurs fortes est prohibée à Owhyhee : nous pûmes voir, cependant, que les insulaires ne sont pas encore guéris de cette passion des spiritueux qu'on a remarquée chez presque toutes les nations sauvages. Les femmes même ouvraient la bouche avec avidité pour recevoir l'eau-de-vie que nous leur versions. En général, la crainte des châtimens, et non la conviction, empêche les insulaires de se livrer à toutes leurs anciennes habitudes ; chaque fois que l'occasion se présente de secouer le joug qui leur a été imposé, ils la saisissent avec ardeur. Il y a quatre ou cinq mois, Kauikeaouli, roi des Îles Sandwich, vint faire une tournée à Owhyhee ; il amena une partie de sa cour, et se livra, nous dit-on, à des excès auxquels prirent part non-seulement les personnes qui l'accompagnaient, mais encore toute la population de Ke-ara-Kakoua. Ni Kapiolani, ni M. Forbes, n'osèrent faire la moindre remontrance ; ils attendirent impatiemment dans leurs maisons que le pays fût délivré de la présence des impies.

Nous eûmes, pendant notre séjour à Ke-ara-Kakoua, la visite de Kouakini, gouverneur d'Owhyhee et l'un des principaux chefs des îles Sandwich ; il réside à Kai-Loua, et est également connu sous le nom de John Adams. Il vint nous voir à bord. Nous le

vîmes arriver de loin sur sa double pirogue, conduite par une vingtaine de robustes Indiens. C'est un homme de six pieds trois pouces ; il était vêtu plus que simplement : une veste de printanière bleue, un pantalon de toile grise, des souliers sans bas et un chapeau de paille composaient tout son accoutrement. On eut soin de nous dire toutefois qu'il avait un très bel uniforme et de très grosses épaulettes. Kouakini parle assez bien l'anglais ; c'est, nous dit-on, un homme intelligent, mais d'une avarice sordide : il n'en fit néanmoins pas preuve dans le marché qu'il conclut pour les provisions qu'il fournit à la Bonite. On nous assura, il est vrai, que ces provisions ne lui coûtaient rien, et qu'il n'avait eu que la peine de les envoyer chercher par ses gens chez les pauvres insulaires ; tel est, en effet, l'usage du pays : les chefs peuvent mettre en réquisition tout ce qui est à leur convenance. Il faut ajouter aussi que Kouakini reçut de la corvette une certaine quantité de fer en barres et des outils. Le gouverneur était accompagné d'un autre chef nommé Kekiri (tonnerre), qui pouvait rivaliser de taille avec lui. Ces braves gens vinrent tous les jours à bord de la Bonite, dont la table et le vin leur avaient, sans doute, paru bons ; leur appétit était insatiable et tout-à-fait en harmonie avec leur immense embonpoint. Malgré les lois de tempérance établies dans le pays, le vin de Bordeaux, et surtout le vin muscat semblaient être tout-à-fait de leur goût. Kouakini nous donna pourtant une preuve de l'influence qu'exercent les missionnaires sur toute cette population : un jour qu'il dînait avec nous en compagnie de M. Forbes et de Kapiolani, ce fut à peine s'il osa mettre du vin dans son eau, tandis que nous l'avions vu, lorsque M. Forbes n'était pas présent, se bien garder de mettre de l'eau dans son vin. Cependant Kouakini est, dit-on, tout-à-fait opposé aux missionnaires ; il lit et comprend très bien l'anglais et les ac-

cuse de n'avoir pas traduit fidèlement la Bible. Quant à cette pauvre Kapiolani, elle ne faisait jamais le moindre geste sans consulter des yeux M. ou M Forbes.

La population de l'île d'Hawaii (Owhyhee) s'élève à peine aujourd'hui à 29,000 ames ; elle en contenait, au moment de la découverte, au-delà de 90,000. Nous rechercherons plus tard quelles peuvent être les causes de cette effrayante diminution. Les villages de la baie et du district de Ke-ara-Kakoua contiennent 3000 habitans. — La température qui règne sur le rivage est extrêmement chaude ; le thermomètre Fahrenheit marquait généralement de 86° à 89° (25° environ de Réaumur), tandis qu'au village supérieur l'air était frais et pur, la brise du large se faisait sentir, et on se trouvait tout à coup dans une atmosphère différente.

J'avais remarqué, en débarquant, le premier jour, de nombreux trous pratiqués dans cette immense muraille de roches noires qui domine la baie, ils m'avaient paru être l'ouvrage des naturels : je ne m'étais pas trompé. C'est là qu'ils enterrent leurs morts. Le trou est ordinairement fermé par un treillage de bois. Il y a aujourd'hui un cimetière dans le village où réside M. Forbes, et on y enterre ceux qui meurent dans la religion presbytérienne.

Le principal objet de notre relâche à Ke-ara-Kakoua ne fut pas rempli ; nous fûmes obligés de renoncer à explorer la cime du Mouna-Roa. Tous les renseignemens que nous prîmes nous démontrèrent que, dans les circonstances où nous nous trouvions, l'expédition projetée était tout-à-fait impossible ; on nous assura qu'il nous faudrait au moins huit jours pour atteindre au sommet du Mouna-Roa, et presque autant pour revenir ; on nous dépeignit, on nous exagéra même, je le crois, les dangers et les obs-

tacles que nous rencontrerions. Cette dernière considération ne pouvait avoir la moindre influence sur la détermination que ces messieurs avaient à prendre ; mais le temps leur manqua, les jours de notre relâche à Owhyhee étaient comptés, deux mois seulement nous restaient pour nous rendre à Manille ; nous avions à visiter l'île d'Oahou, résidence du roi ; les chances ordinaires de la mer pouvaient rendre notre traversée beaucoup plus longue que nous ne le pensions : force fut donc d'abandonner notre beau projet. Nos jeunes officiers, et surtout M. Gaudichaud, botaniste de l'expédition, le regrettèrent vivement. En effet, je suis certain que l'exploration du Mouna-Roa aurait produit des résultats utiles, et que l'histoire naturelle, par les soins de MM. Eydoux et Gaudichaud, se serait enrichie d'un grand nombre de découvertes intéressantes. Comme les neiges de la cime du Mouna-Roa et ce fameux cratère éteint, dont la circonférence, nous dit-on, est de 25 milles, avaient été depuis longtemps l'objet de nos conversations et le but de nos désirs, nous déplorâmes tous la nécessité du sacrifice.

Vue du large, l'île d'Owhyhee est on ne peut plus pittoresque ; la côte est très accidentée, et le sol paraît couvert partout de la plus riche végétation ; mais la partie est et nord de l'île est beaucoup plus fertile et plus riante que celle que nous venions de visiter, laquelle manque presque entièrement d'eau courante. Les habitans de la baie de Ke-ara-Kakoua sont obligés d'aller chercher leur eau à cinq ou six milles ; aussi ne boivent-ils que de l'eau presque salée. Les habitans du village supérieur ont l'eau beaucoup plus près, et d'ailleurs, les pluies y étant plus abondantes, ils peuvent facilement conserver des eaux pluviales. Il serait aisé, au moyen de canaux, de conduire l'eau de la montagne jusqu'au bord de la mer, la pente très inclinée du terrain s'y prê-

terait volontiers ; mais il se passera bien du temps encore avant que la population de cette île soit en état d'exécuter un travail de cette nature. Les parties est et nord de l'île sont parfaitement arrosées ; plusieurs torrens les traversent, et plusieurs lacs d'eau douce servent comme de réservoirs pour les inondations régulières des champs de taro ; cette partie de l'île est beaucoup plus peuplée que celle que nous avons vue, le climat y est aussi meilleur. C'est dans l'est de l'île que s'élève le fameux volcan du Mouna-Kaa, dont les fréquentes éruptions tiennent les habitans dans un état continuel d'épouvante ; c'est la demeure de la déesse Pele. Les traditions qui se rattachent à cette divinité des îles Sandwich ont été reproduites d'une manière si pittoresque par M. Dumont d'Urville dans son Voyage autour du monde, que je ne pourrais qu'affaiblir le tableau poétique qu'en fait ce navigateur en cherchant à les retracer.

Le 6 octobre, nous levâmes l'ancre, et à midi nous étions par le travers de Kailoua, résidence du gouverneur, où Kouakini nous avait précédés ; la corvette mit en travers et nous descendîmes à terre. Comme nous n'avions que trois ou quatre heures à y passer, nous voulûmes voir tout ce qui méritait d'être vu. Nous allâmes d'abord visiter l'église, qui n'est pas encore achevée. Cette église est l'ouvrage d'un Anglais : c'est un bâtiment en pierre. Le clocher a 130 pieds d'élévation, 125 pieds de longueur, 48 de largeur, et 24 environ de hauteur sous le plafond ; l'intérieur de l'église est assez élégant, une large tribune de bois sculpté en fait le tour ; au-dessous de la tribune sont des bancs ; le pupitre ou chaire du missionnaire est en bois de koa, qui imite un peu l'acajou, sans en avoir les qualités. En définitive, on se croirait dans un temple d'Europe, et la plupart de nos villages sont loin d'avoir une église comparable à celle de Kailoua. Kouakini nous y

conduisit lui-même ; il était très fier de ce qu'il appelait son monument, et semblait jouir de notre admiration. Il nous mena ensuite à sa maison, qui nous parut en tout semblable à celle de Kapiolani ; de longs rideaux d'indienne anglaise dérobaient aux regards profanes les appartemens secrets des femmes. Sur l'estrade d'honneur était étendue dans toute sa longueur une femme gigantesque vêtue d'une robe de satin bleu de ciel : jamais je n'ai rien vu de plus monstrueux, de plus hideux que cette femme ; c'était M Kouakini. M Kouakini avait, autant qu'on pouvait en juger, une taille d'au moins cinq pieds dix pouces, et elle était complètement ronde. Au reste, tous les chefs que j'ai vus m'ont paru gigantesques ; c'est chez eux une marque de basse naissance que d'être petit et grêle. M. Eydoux et moi, nous passions auprès des insulaires pour de grands personnages, et nous obtenions d'eux bien plus de respect que si nous n'eussions pas été en possession d'un embonpoint qui ne laissait pas de nous gêner sous cette chaude latitude. La vie que mènent les chefs convient on ne peut mieux à l'acquisition de cet embonpoint si désirable pour eux : ils passent, pour ainsi dire, leur vie, couchés, ne marchent que très rarement et mangent depuis le matin jusqu'au soir.

Une nombreuse cour entourait l'estrade d'honneur ; la jeune fille de Kouakini, vêtue de satin noir, était accroupie auprès de sa mère ; des femmes, balançant au-dessus des princesses des kahilés de plumes, les débarrassaient des mouches, qui en revanche venaient nous dévorer. Autour de la salle étaient étendus sur des nattes les principaux habitans de Kailoua. Kouakini prit place sur un sofa et nous fit signe, avec assez de dignité, de nous asseoir sur des chaises placées en cercle devant lui. Nous étions très altérés, car la chaleur était extrêmement forte, et nous avions passé au moins deux heures en canot ; mais Kouakini ne semblait pas

s'en apercevoir. Lui qui, chaque fois qu'il venait à bord, y recevait mille politesses, et paraissait trouver excellens les vins qu'on ne manquait jamais de lui offrir, il ne songeait même pas à soulager le besoin bien visible que nous avions de nous rafraîchir. Nous fûmes obligés de lui demander de l'eau, et il se décida alors à nous faire servir du vin de Madère.

Nous eûmes, avant de partir, le plaisir de le voir prendre son repas en famille. Il se garda bien de nous inviter. Il prévoyait, sans doute, que nous nous serions difficilement accommodés de sa manière de manger ; en effet, rien n'est plus dégoûtant. La vue seule des mets qu'on servit eût suffi pour ôter l'appétit. Le repas consistait en viande de cochon bouillie, en poisson salé cru et en poë, qui tient lieu de pain ; sans poë, on ne fait pas un seul repas aux îles Sandwich ; chacun de ces mets était contenu dans une énorme calebasse. Kouakini s'étendit tout de son long auprès de sa gracieuse épouse, et là s'établit entre eux une espèce de lutte à qui mangerait le plus gloutonnement et le plus salement. Chacun puisait à son tour dans les calebasses avec les doigts ; cela m'étonna, car j'avais vu, à notre table, Kouakini se servir de son couvert assez habilement. On ne saurait s'imaginer la quantité de viande, de poë et de poisson que ce couple monstrueux consomma ; je craindrais d'être taxé d'exagération si j'essayais d'en donner une idée ; toutes les calebasses se trouvèrent vides en un instant. Je remarquai leur manière de manger le poë, qui me parut assez singulière : ils se servent pour cela des deux premiers doigts de la main qu'ils agitent en formant des cercles dans la pâte, et, quand il leur semble qu'une assez grande quantité de pâte s'y trouve amoncelée, ils la portent à la bouche. Pendant tout le temps du repas, leur cour les observait dans un silence respectueux. Quand les calebasses furent vidées, un serviteur prit

celle qui contenait le poë ; puis, réunissant avec les doigts les morceaux de pâte oubliés sur les parois intérieures de la calebasse, il en forma une boule encore assez appétissante que Kouakini avala sans façon.

Nous fûmes d'autant plus surpris de l'appétit avec lequel nous vîmes manger M Kouakini, que son mari venait de nous dire qu'elle était dangereusement malade et avait prié M. le docteur Eydoux de la voir. Sa maladie ne provenant que de son excessif embonpoint et de l'inactivité complète dans laquelle elle passe sa vie, le docteur venait de lui conseiller l'exercice et la diète, deux prescriptions qu'il lui était bien pénible de mettre en pratique, à ce que nous dit Kouakini : en effet, elle devait avoir de la peine à se mouvoir, et par la manière dont elle dévora son dîner, une demi-heure environ après l'ordonnance du médecin, nous pûmes juger qu'elle ne s'y conformerait pas volontiers.

Le dîner de leurs excellences étant terminé, nous voulûmes mettre à profit l'heure que nous avions encore à passer à Kailoua ; nous allâmes donc visiter le fort, qui contient environ vingt pièces de canon de différens calibres et montés sur des affûts de bois. Dans l'intérieur du fort est le Moraï ou maison sacrée, où ont été déposés les restes de Tamea-Mea, fondateur de la dynastie actuelle ; des dieux de bois au visage monstrueux sont placés en sentinelle à tous les angles, et semblent en défendre l'approche : ce sont les derniers vestiges extérieurs de l'ancienne religion.

En général, l'aspect de la ville de Kailoua, quoiqu'elle soit considérée comme la capitale de l'île d'Owhyhee, ne nous donna pas une très haute idée de la civilisation des habitans. Quelques cabanes éparses çà et là, sans ordre ni symétrie, une foule

d'hommes et de femmes déguenillés nous suivant partout et épiant jusqu'à nos moindres gestes avec une curiosité fatigante, voilà ce que nous trouvâmes à Kailoua, et ce que nous devions retrouver à Honolulu, capitale de toutes les îles Sandwich, située dans l'île d'Oahou, vers laquelle nous allions nous diriger.

Le 8 octobre, au point du jour, nous étions en vue de Oahou, et à dix heures nous avions jeté l'ancre en dehors des brisans qui forment le port d'Honolulu, et ne laissent qu'une étroite entrée aux navires qui veulent y pénétrer. L'aspect de l'île d'Oahou est plus riant que celui d'Owhyhee ; la terre y est plus découpée, moins imposante peut-être, mais plus variée, plus verte, plus pittoresque. La ville d'Honolulu est située au bord de la mer, au milieu d'une riche vallée qui peut avoir deux milles de large et cinq à six milles de long. Nous pouvions apercevoir, derrière la ville et sur le versant des collines, de nombreuses plantations de taro ; la ville elle-même se présentait à nous avec un certain air européen. À droite du port, un fort blanchi à la chaux nous laissait voir à travers ses embrasures une trentaine de canons de tous les calibres, dont les extrémités, peintes en rouge, n'avaient rien de bien menaçant. Au milieu de la masse peu compacte des maisons, s'élevaient quelques miradores, des clochers et des cocotiers. Nous découvrions au loin de blanches façades, des balcons verts, des toits bâtis à l'européenne, et, dans un horizon assez rapproché, les vertes collines qui couvrent la baie. Sur notre droite étaient deux cratères affaissés dont l'un a reçu des Anglais le nom de Punch Bowl (bol de punch) ; la crête en est comme dentelée, et forme des embrasures où l'on a placé des canons de très gros calibre. À droite et à gauche du port s'étendent des bancs de rochers sur lesquels la mer brise avec force, et qui restent presque entièrement à découvert à marée basse, laissant

entre eux un passage de 70 à 80 toises : c'est là l'entrée du port. Sur ces bancs nous pouvions apercevoir une foule de naturels s'avançant presque sous les brisans, et se baignant ou pêchant des poissons et des coquillages.

Notre arrivée, nous l'apprîmes depuis, avait porté l'alarme au sein du gouvernement des îles Sandwich. On croyait que nous venions demander satisfaction du renvoi arbitraire des missionnaires catholiques français. À peine avions-nous jeté l'ancre, que le secrétaire du roi, accompagné du consul américain et de l'éditeur de la Gazette d'Oahou, était à bord, sous prétexte d'offrir ses services au commandant, mais bien plutôt pour connaître le but réel de notre arrivée ; aussi, lorsqu'il sut que notre mission était toute pacifique, ses traits, soucieux au moment de son arrivée, prirent-ils une expression rayonnante.

Peu de pirogues quittèrent la terre pour venir nous visiter ; il était aisé de voir que l'arrivée d'un grand bâtiment et même d'un bâtiment de guerre n'est plus chose nouvelle à Honolulu. Nous remarquions déjà une grande différence dans les vêtemens et les manières des naturels ; le secrétaire du roi portait une redingote et une casquette d'uniforme ; un ruban noir passé en bandoulière soutenait sa montre, et sa chemise de batiste brodée avait tout-à-fait bonne mine. Honolulu est, en effet, devenu le siège fixe du gouvernement des îles Sandwich ; c'est l'entrepôt du commerce de tout le pays. Nous pûmes nous en convaincre, lorsqu'en arrivant au port, nous vîmes, au mouillage, plusieurs trois-mâts anglais et américains, déchargeant leurs cargaisons ou prenant à leur bord des produits du pays. Nous étions, cependant, dans la saison où le port est le plus dégarni de bâtimens ; nous sûmes depuis que les baleiniers qui viennent s'y ravitailler ou s'y réparer, y

arrivent ordinairement en février et en novembre, et qu'on y compte quelquefois jusqu'à trente ou quarante bâtimens. La corvette américaine Peacock, à bord de laquelle le commodore Kennedy avait mis son broad pennant, était à l'ancre dans le port d'Honolulu, où se trouvaient aussi plusieurs bâtimens sandwichiens, parmi lesquels nous remarquâmes un brick de construction américaine qui sert de yacht au roi Kauikeaouli ; il porte le nom de Harrietta, sœur du roi, beaucoup plus connue sous son véritable nom de Nahiena Heina.

Un môle, assez bien construit en grosses poutres et rempli de pierres, facilita notre débarquement, et nous nous trouvâmes bientôt dans la capitale des îles Sandwich. Nous fûmes immédiatement entourés et escortés de cette population oisive que nous avions rencontrée partout, et que la civilisation n'a pas encore trouvé le moyen d'occuper ; elle était, comme à Owhyhee, couverte de haillons et de gale ; mais c'était un spectacle auquel nous étions habitués et qui ne nous surprit pas. La population d'Honolulu avait toutefois une apparence de propreté plus générale que celle d'Owhyhee, mais il s'y joignait quelque chose de plus repoussant que dans cette dernière île ; les hommes paraissaient plus fins, mais aussi plus fourbes, et le vice semblait avoir marqué les femmes au front. J'entre dans ces détails, parce que je parle d'un peuple qui, il y a à peine soixante ans, n'avait jamais eu de contact avec les nations européennes : on doit trouver quelque intérêt à voir les altérations morales et physiques que ce même peuple a éprouvées, altérations qui, laissant subsister l'ancienne physionomie du pays en regard de sa physionomie actuelle, ouvrent un champ vaste et fertile à l'observation.

La ville d'Honolulu ne nous parut pas séduisante, vue de près. Les maisons qui bordent le quai sont tout simplement des cabanes bâties dans l'ancien style du pays. Nous en vîmes sortir une foule de femmes et d'enfans déguenillés qui accouraient pour nous voir passer. Nous laissâmes à notre droite le fort, dont les murailles blanches ressortaient au milieu des toits de chaume dont il est entouré ; et, en pénétrant dans l'intérieur de la ville, nous pûmes reconnaître quelques jolies habitations européennes, des rues assez larges et presque alignées, des places publiques, enfin des jardins assez bien entretenus

Les contrastes que nous avions souvent sous les yeux ne laissèrent pas que de nous intéresser vivement. Ce mélange continuel de civilisation et de barbarie produisait un singulier effet. Ici passait un léger cabriolet dans lequel nous distinguions un gentleman et une dame dont le teint n'annonçait pas qu'elle fût née sous le climat des îles Sandwich ; plus loin, un naturel tout nu, n'ayant qu'un manteau d'étoffe du pays attaché par un nœud sur l'épaule droite, montait sans selle un cheval fougueux qu'il maniait habilement ; là, des enfans blancs vêtus à l'européenne, avec la blouse brodée et le pantalon de percale, jouaient dans une cour, et auprès d'eux reluisait au soleil la peau nue et bronzée d'enfans du pays, qui n'avaient pour tout vêtement que l'indispensable maro ; ici, de vastes magasins offraient aux yeux les produits de l'industrie européenne, et à la porte un Indien, habillé et couronné de feuilles découpées de bananier, vous arrêtait en vous offrant des coquilles terrestres, des crustacées ou des oiseaux : quelquefois nous pouvions distinguer, à travers une jalousie entr'ouverte, d'élégantes écharpes et de blondes têtes de femmes, regardant passer les nouveaux arrivés, tandis que nous étions entourés d'une foule de Sandwichiens, aux cheveux épars

et aux jambes nues, qui, fixant sur nous des yeux malins, cherchaient à provoquer de notre part une marque d'attention. Il y a trois églises à Honolulu. La principale est le Seamen Chapel (chapelle des gens de mer). C'est là que l'aristocratie du pays, la population blanche, se réunit le jour du sabbat. Sous le même toit est un cabinet de lecture où on trouve, à des dates souvent reculées, il est vrai, les principaux journaux du monde civilisé. Auprès du cabinet de lecture est une espèce de cabinet d'histoire naturelle dont toutes les richesses se bornent à quelques coquilles du pays ou de la côte de Californie et à une douzaine d'arcs et de flèches venus des Îles Fidgi. La seconde église est celle des naturels ; c'est, sans contredit, celle qui offre le plus d'intérêt à un Européen, et c'est là que j'allai entendre le service divin ; mais, comme j'ai déjà parlé d'une cérémonie semblable à Owhyhee, je me bornerai à dire qu'ici les costumes étaient moins bizarres qu'à Kaava-Roa. D'ailleurs, l'église elle-même, bâtie en pierre, avec son clocher et ses cloches, ses tribunes sculptées et ses bancs déjà polis par la vétusté, ne pouvait se comparer à l'église de Kaava-Roa, avec ses murailles et son toit de chaume, sa charpente nue et attachée avec des cordes, ses nattes et son modeste pupitre. Nous trouvâmes la population native en habits de fête, et, au milieu de la foule, nous distinguâmes de nombreux chapeaux très comiquement mis et des capotes encadrant de larges et bruns visages qui n'avaient pas besoin de cet ornement pour être singuliers. Il y avait vraiment là des scènes dignes du pinceau d'Hogarth.

Le lendemain de notre arrivée, nous fîmes notre visite solennelle au roi. La maison dans laquelle il nous reçut appartient à Nahiena-Heina, sa sœur : il nous fit la galanterie de nous y recevoir plutôt que dans sa propre maison, à cause de l'éloignement

où celle-ci est du rivage ; il eut pitié de nous et ne voulut pas nous exposer à faire une longue course sous un soleil brûlant. Cette maison était, comme toutes celles du pays, composée d'une seule pièce ; on en avait enlevé les compartimens. Une large estrade de nattes d'une grande finesse occupait le fond de la salle ; les parois intérieures, ainsi que le plafond ou toit, étaient tapissées d'autres nattes recouvertes de branches vertes destinées à attirer les mouches et à en délivrer les assistans. En avant de l'estrade, et assis sur des fauteuils, étaient le roi Kauikeaouli, et les trois sœurs et femmes de Rio-Rio, son frère et prédécesseur. Un certain nombre de chaises, complétant le cercle, avaient été disposées pour nous. Derrière le roi et les princesses se tenaient debout, ou étaient couchés sur l'estrade, les principaux chefs avec uniforme et épaulettes, et quelques dames d'honneur. Deux sentinelles nous portèrent les armes à l'entrée de la cour et à la porte de la maison. Le gouverneur du fort vint au-devant de nous et nous présenta au roi. Sa majesté sandwichienne était vêtue d'un habit bleu à boutons d'uniforme, et portait deux larges épaulettes de général, de fabrique péruvienne. Kauikeaouli est un homme de vingt-trois ou vingt-quatre ans ; sa figure est assez expressive, quoique un peu gâtée par un nez épaté et de grosses lèvres ; du reste, c'est là en général le type de la physionomie des naturels des îles Sandwich ; sa taille est de cinq pieds trois ou quatre pouces environ ; il est fortement constitué. Il nous accueillit très cordialement ; mais nous crûmes découvrir sur sa figure un certain embarras, qui provenait probablement des craintes qu'on lui avait inspirées sur notre arrivée, ou peut-être aussi du peu d'habitude qu'il a de ces réceptions solennelles. Peu à peu, cependant, cet embarras se dissipa, et sa physionomie prit une expression de franchise et de bonne humeur. À sa droite était assise Kinao (Ki-

nau), veuve du roi Rio-Rio et régente pendant la minorité de Kauikeaouli ; à sa gauche était Kekauuoli, autre veuve de Rio-Rio, et à la droite de Kinao, une troisième veuve de Rio-Rio, nommée Liliha.

Tamea-Mea, premier roi des îles Sandwich réunies, eut plusieurs fils, parmi lesquels Rio-Rio et Kauikeaouli sont les seuls connus. Après la mort de Tamea-Mea, Rio-Rio fut appelé au trône sous la régence de Kaama-Nou, sa mère ; Rio-Rio mourut en Angleterre, pendant un voyage qu'il y fit on ne sait trop pourquoi. Il avait alors cinq femmes, dont trois étaient ses propres sœurs, et les deux autres ses demi-sœurs, nées de la même mère, mais d'un autre père. Sa favorite mourut en Angleterre presqu'en même temps que lui ; une seconde mourut quelque temps après à l'île de Mawi, Il resta donc trois veuves de Rio-Rio ; c'étaient les trois femmes que nous avions sous les yeux, et ces veuves sont sœurs ou demi-sœurs de Kauikeaouli. Celui-ci succéda à Rio-Rio, et, à la mort de Kaama-Nou, qui arriva pendant la minorité de Kauikeaouli, la régence fut dévolue à Kinao, qui occupait le premier rang parmi les veuves survivantes de Rio-Rio. Elle garda le pouvoir jusqu'à la majorité de Kauikeaouli ; mais il paraît que son influence a survécu à sa dignité, et que, dominée complètement elle-même par les missionnaires américains, elle exerce un empire absolu sur le jeune roi.

Les trois princesses étaient vêtues de robes de soie, et, par leur taille, me rappelèrent toutes M Kouakini. Il est certain que ce serait une chose monstrueuse, en Europe, que de voir trois femmes de cette immense corpulence réunies dans un salon ; la plus petite avait au moins cinq pieds sept à huit pouces, et toutes semblaient rivaliser à qui présenterait la plus grande circonférence à

l'admiration du vulgaire. Au reste, l'embonpoint est, comme je l'ai déjà dit, une marque de distinction aux îles Sandwich, et certes peu de femmes peuvent se vanter d'être, sous ce rapport, aussi distinguées que les femmes en présence desquelles nous nous trouvions. Le roi, quoique très robuste, est loin de pouvoir entrer en concurrence avec ses sœurs ; et comme il monte à cheval, fait des armes et prend de l'exercice, il est douteux qu'il devienne jamais un grand homme en style du pays.

Toute la cour nous reçut très poliment. Le roi parle assez bien l'anglais ; mais comme le commandant de la Bonite ne parlait pas cette langue et encore moins le sandwichien, la conversation dut nécessairement languir. Pendant tout le temps que dura cette entrevue, je crus m'apercevoir que le roi, avant de répondre, semblait consulter Kinao ; le jeu de la physionomie de cette femme et la vivacité de son regard dénotaient en effet un caractère absolu.

M. Charlton, consul d'Angleterre, qui avait eu la bonté de nous accompagner, demanda au roi s'il lui serait agréable que quelques officiers de la corvette, qui se trouvaient présens, fissent son portrait ; il y consentit après avoir consulté de l'œil Kinao. Nos jeunes gens se mirent donc à l'œuvre, et une demi-heure après leurs albums contenaient des portraits assez exacts de Kauikeaouli et des princesses. On les leur présenta ; chaque femme ne parut que médiocrement satisfaite de son propre portrait, mais chacune rit beaucoup en voyant ceux de ses sœurs. L'entrevue finit par la promesse que fit le roi de venir, le lendemain, visiter la Bonite.

En effet, le 11, il vint à bord, accompagné de Kinao et d'un nombreux état-major ; il était en grand costume de Windsor et portait des plumes blanches à son chapeau : ce costume est un

cadeau de George IV. On nous dit que ce n'était pas sans quelque crainte qu'il s'était rendu à bord de la corvette française, et qu'il appréhendait qu'une fois sur la Bonite, on ne lui fit quelque violence pour obtenir réparation du fait dont j'ai déjà parlé. Je serais fondé à croire que cette supposition était fausse ; dans tous les cas, l'accueil distingué qu'il reçut à bord de la Bonite dut le guérir de ses craintes, si toutefois il en avait conçu. Il voulut tout voir dans les plus grands détails, il demanda qu'on fît devant lui l'exercice du canon et du fusil ; mais ce qui l'amusa le plus, ce fut l'exercice du bâton, dans lequel plusieurs de nos matelots étaient maîtres.

Les goûts de Kauikeaouli, d'après ce que nous avons pu remarquer, sont tout-à-fait militaires ; il possède même quelques connaissances en marine, et remarqua la différence qui existait entre le gréement de la corvette et celui des différens bâtimens qu'il avait vus jusque-là. Il lui arrive souvent de faire des excursions dans les îles voisines sur son brick Harrietta, et il le conduit en partie lui-même. Malheureusement son éducation est toute matérielle, et le missionnaire Bingham, dont il a été l'élève, semble avoir pris à tâche de fermer son esprit aux connaissances qui lui eussent été le plus nécessaires pour apprendre à bien gouverner. Aussi est-il resté complètement, ainsi que je l'ai dit déjà, sous l'influence de sa belle-sœur Kinao, qui règne en son nom. Il a, du reste, de l'intelligence et de la mémoire, et ses questions, quelquefois judicieuses, révèlent un ardent désir d'apprendre et de connaître. Le moment viendra peut-être où il saisira lui-même les rênes de l'empire et demandera compte à Kinao de sa gestion et aux missionnaires de leurs conseils.

Kauikeaouli et sa suite quittèrent la Bonite parfaitement satisfaits de tout ce qu'ils avaient vu et de la réception qu'on leur avait faite.

Quelques jours après, le roi voulut donner une fête à l'état-major de la Bonite ; il chargea M. Charlton de m'y inviter, et je m'en félicitai, car la fête devait avoir lieu à la campagne, à deux lieues d'Honolulu, et être débarrassée, nous dit-on, de toute étiquette. Nous devions avoir un dîner sous la feuillée, puis des chants et les anciennes danses du pays ; les chanteurs et les danseuses devaient être vêtus comme avant la découverte. J'attendis le jour fixé avec impatience ; il arriva enfin. Nous nous réunîmes tous à la maison du roi, ceux du moins que le service ne retenait pas à bord. On partit à dix heures du matin. Nous formions une cavalcade d'environ trente ou quarante personnes. En tête était le roi, monté sur un très beau cheval blanc aux oreilles baies, et certes il eût été difficile de rencontrer un cavalier plus ferme et plus élégant à la fois. Nous marchions pêle-mêle, et, si les cavaliers du pays excitaient notre curiosité, nous les amusions aussi par notre manière de monter à cheval. Quelques-uns de nos jeunes officiers faisaient ce jour-là leur apprentissage, et, au bout d'une demi-heure de marche ou plutôt de course, leurs mouvemens n'étaient plus aussi aisés qu'au moment du départ. Tous les naturels, au contraire, qui nous accompagnaient étaient excellens cavaliers. Derrière nous couraient à pied une foule d'hommes et d'enfans qui nous suivaient quand nos chevaux étaient au galop, et qui nous devançaient lorsque nous allions au pas. Des serviteurs du roi formaient l'arrière-garde, montant leurs chevaux à nu ; ils me rappelaient par leur aplomb, je dirai même par leur gracieuse attitude, ces cavaliers romains que nous voyons sur les anciennes gravures.

Nous fîmes ainsi six ou sept milles au milieu d'une verte vallée, renfermée entre deux montagnes qui semblent avoir été réunies autrefois, tant il y a d'analogie et de rapport entre les divers accidens de terrain qu'on y remarque. À notre droite coulait une rivière ou plutôt un torrent. Caché le plus souvent à nos yeux, le torrent se montrait parfois, et nous voyions ses cascades argentées courir sur des rochers de lave noire. Nous pûmes juger de la fertilité du terrain que nous parcourions, à la vue des riches plantations de taro qui s'étendaient de tous côtés : cette racine, moins farineuse que la pomme de terre, doit produire immensément, car on m'a assuré qu'un petit champ qu'on me montrait, et qui pouvait avoir au plus 100 mètres de circonférence, pouvait nourrir une famille de sept à huit personnes, pendant toute l'année. À droite et à gauche, nous passions auprès des cabanes isolées des naturels, dont les faces bronzées venaient se montrer aux portes ; une herbe épaisse tapissait les parties non cultivées de la vallée, et les montagnes me parurent couvertes de ku-kuy, dont le feuillage argenté contraste avec les roches noirâtres au milieu desquelles il croît.

Nous arrivâmes enfin au terme de notre promenade. Nous avions constamment monté, pendant notre trajet, d'abord par une pente insensible et douce, plus tard au milieu de précipices que le roi descendait et gravissait avec une intrépidité remarquable ; mais, lors même que nous n'aurions eu pour but de notre promenade que le magnifique spectacle qui s'offrit à notre vue, nous aurions été plus que récompensés de nos fatigues. Au-dessus de nous, et s'élevant à une très grande hauteur, nous apercevions les sommets menaçans des montagnes, dont les pics nus et arides semblaient prêts à s'écrouler sur nos têtes ; derrière nous s'étendait la vallée d'Honolulu, et, à une très grande dis-

tance, nous découvrions la mer et les bâtimens dans le port ; à nos pieds et à une profondeur à pic de quatre à cinq cents toises, nous distinguions la cime des arbres qui tapissent la belle vallée d'Hunaou, dont la pente s'inclinait doucement jusqu'à la mer, qui, de ce côté-ci, comme de l'autre, encadrait le tableau d'une ceinture de brisans. Il serait impossible de peindre, et plus encore d'exprimer par des mots, les accidens de terrain si variés et si pittoresques qui font de cette vue un des plus magnifiques panoramas que la nature puisse offrir à l'enthousiasme de ses admirateurs. Nous étions au sommet de ce mur de montagnes qui divise l'île en deux parties égales, nous étions au Pari. C'est un lieu célèbre dans l'histoire des îles Sandwich ; c'est là que le père du roi actuel, Tamea-Mea, qui vainquit tous les chefs des différentes îles et qui s'empara du pouvoir absolu, gagna sa dernière bataille. Ce sont les Thermopyles d'Oahou. Là, le roi d'Oahou, vaincu, fugitif, préféra une mort volontaire à la mort cruelle que le vainqueur lui réservait ; il se précipita, dit-on, du haut de cette muraille à pic avec tous ceux de ses guerriers qui n'étaient pas tombés sous le casse-tête de l'ennemi. On dit que Tamea-Mea avait fait placer des filets derrière ses troupes, afin que, n'ayant aucun espoir d'échapper à la mort par la fuite, ses guerriers combattissent avec plus de courage.

Du sommet du Pari, nous apercevions les préparatifs de notre dîner. Nous voyions les habitans des vallées gravir le sentier qui serpente sur les flancs de la montagne, portant sur leurs têtes les provisions que les gens du roi avaient requises de chacun d'eux ; car, aux îles Sandwich, le roi est maître absolu de la fortune de ses sujets. Un toit recouvert de feuillage avait été élevé pendant la nuit ; on avait étendu sur la terre de vertes et fraîches fougères, puis une nappe, et sur cette nappe des bouteilles, des assiettes,

des couverts européens étaient rangés avec une certaine symétrie. J'avoue que tout cet appareil de civilisation ne me plut pas : tout cela ressemblait trop à un dîner de nos bons bourgeois de Paris sur la verte pelouse de Montmorency ; j'aurais préféré l'ancienne manière du pays. Mais il fallut bien nous contenter de ce que nous avions. Je remarquai que la faïence était de manufacture anglaise, et la nappe d'un tissu de coton blanc américain ; ces deux nations ont réellement envahi tout le commerce de l'Amérique et de l'Inde. L'heure du dîner ne se fit pas attendre. Nous nous étendîmes tous sur les fougères, et le roi en ayant donné l'ordre, on servit le louaou. Une fête astronomique, aux îles Sandwich, s'appelle louaou ; elle prend son nom d'un plat indispensable fait de jeunes pousses de taro cuites à l'eau ou dans la graisse. En un instant, la nappe fut couverte de cochons de lait, de volailles, de patates douces, de louaou, de poisson, etc., tout cela enveloppé de feuilles et cuit en terre au moyen de briques rougies au feu. Nous nous récriâmes tous sur l'excellent goût de ce qui nous fut servi : le poisson surtout, cuit dans des feuilles de taro, nous parut délicieux, et nous dûmes convenir tous que nous n'en avions jamais mangé d'aussi bon. Une seule chose nous sembla manquer au repas ; nous nous attendions tous à manger du chien, mais nous n'en vîmes pas paraître. Il faut croire que les missionnaires ont interdit aux naturels l'usage de cette viande. Toutefois un de mes voisins me dit à l'oreille qu'il soupçonnait fort un des cochons, qui nous fut servi sans tête, d'appartenir à une plus noble race. Au reste, on dit que la chair de ces chiens, exclusivement nourris de poisson et de poé, est tout-à-fait semblable à celle du cochon. Les naturels ne mangeaient pas, d'ailleurs, toutes les espèces de chiens ; une seule était consacrée

à leur nourriture : c'était une espèce de chien basset, au museau allongé, au poil ras, aux oreilles courtes.

Le service se fit avec assez d'intelligence. Une foule de serviteurs nous entourait, quelques-uns vêtus de vestes et de pantalons, les autres portant la livrée fraîche et commode du pays. Je remarquai qu'avant de servir un plat ils avaient toujours soin d'entr'ouvrir les feuilles qui le recouvraient, et de prendre avec les doigts un morceau de ce qu'il contenait, pour le goûter. On me dit que c'était l'usage à la table du roi, et que rien n'y était servi sans avoir été goûté par ses serviteurs.

Les vins de Madère et de Bordeaux circulèrent en abondance : des santés furent échangées, à la manière anglaise, entre les convives du pays et nous ; une franche gaieté régna pendant tout le repas ; on porta la santé de Tamea-Mea III, et il nous rendit notre politesse, en proposant la santé de Sa Majesté Louis-Philippe, roi des Français. Notre louaou fut donc, au local près, un repas presque européen. Nous étions environ trente à table ; aucune dame n'assistait à la fête. Parmi les convives, je remarquai les deux fils d'un Français qui s'était établi aux îles Sandwich comme voilier, il y a un grand nombre d'années. Ces deux jeunes gens parlent parfaitement l'anglais, et l'un d'eux eut la complaisance, après le dîner, de m'interpréter les chants des naturels. Vis-à-vis de moi était Lelehoku, fils de Karai-Moku, plus connu sous le nom de Pitt, et qui fut baptisé, en 1819 ou 20, à bord de la corvette française l'Uranie, commandée par M. de Freycinet. Karai-Moku était le général en chef et le premier ministre de Tamea-Mea. C'était un homme extraordinaire surtout si on considère le pays et l'époque où il vivait. Lelehoku est aujourd'hui un des principaux chefs des îles ; il a épousé la sœur du roi, Nahie-

na-Heina, et a eu d'elle un fils mort en naissant, qui eût été l'héritier présomptif de l'autorité souveraine.

Après le dîner, on sonna le boute-selle, et nous remontâmes tous à cheval pour nous rendre à une maison de campagne du roi, où nous devions entendre les chants et voir les danses du pays. Nous avions laissé cette maison sur notre droite, en venant d'Honolulu. Tout y avait été disposé à l'avance ; des nattes étaient étendues devant la cabane et des chaises disposées en cercle. Cinq chanteurs parurent d'abord et s'agenouillèrent. Chacun d'eux était armé d'une grande calebasse qui s'amincissait vers le milieu ; cette calebasse, passée, au moyen d'un cordon dans leur bras gauche, aidait singulièrement à l'expression de leurs gestes. Ils étaient nus jusqu'à la ceinture, leurs bras et leur poitrine étaient tatoués, de grandes draperies en étoffe du pays et de couleurs bariolées couvraient la partie inférieure de leur corps. Leurs chants consistaient en une espèce de récitatif ou de conversation cadencée, s'animant ou se ralentissant suivant le sujet qu'ils chantaient.

Le texte qu'ils avaient choisi ou qu'on leur avait donné était l'éloge du roi ; ils parlèrent d'abord de l'amour que les peuples lui portaient. « Une fleur, dirent-ils, croît sur le pic de la montagne. Lorsque les étoiles se cachent et que le soleil sort de la mer, elle se retourne d'elle-même et présente son calice à la rosée du matin. Nous gravissons jusqu'au sommet de la montagne, et nous cueillons la fleur pour porter à Kauikeaouli cette rosée salutaire. »

Puis ils vantèrent ses vertus guerrières. « Son cheval, disaient-ils, tourne la tête pour le regarder, car il sent qu'il ne porte pas un homme ordinaire ; sa lance est toujours rouge du sang du cœur

de ses ennemis, et son casse-tête est hérissé des dents des guerriers qui sont tombés sous ses coups. Quand il parle, sa voix traverse les montagnes, et tous les guerriers d'Oahou accourent se ranger autour de lui, car ils savent que bientôt, avec un tel chef, leur pied marchera dans le sang. »

On voit que les poètes des îles Sandwich se permettent aussi quelques licences, et que les flatteurs de cour sont partout les mêmes. Kauikeaouli écoutait tout cela avec la plus grande indifférence, et ne semblait pas y attacher le moindre prix.

Mais ce qu'il y avait d'admirable dans ce chant qui, du reste, ne se composait que de deux ou trois notes, c'était l'accord parfait avec lequel les cinq chanteurs parlaient et gesticulaient. Il leur avait fallu sans doute de nombreuses répétitions pour arriver à ce degré de perfection. Tous les cinq prononçaient à la fois la même note, le même mot, faisaient le même geste et remuaient leur calebasse en parfaite cadence, soit qu'ils l'étendissent à droite ou à gauche, soit qu'ils la frappassent contre terre, lui faisant rendre des sons assez semblables à ceux d'une grosse caisse. On eût dit qu'ils étaient mus par le même ressort de pensée et de volonté. Quelquefois les gestes variaient et se multipliaient avec une inconcevable rapidité, et je n'ai jamais pu prendre ces hommes en défaut. Toujours la voix, les mains, les doigts, les calebasses, les corps des cinq chanteurs s'étendaient, s'agitaient, se balançaient par un mouvement spontané.

Àces chanteurs en succédèrent trois autres : ils étaient vêtus comme les précédens, mais des couronnes de feuillage ceignaient leurs fronts, le fruit jaune du pandanus odorantissimus, enfilé en colliers, entourait leurs cous et leurs bras. Tous les trois étaient admirablement bien faits et d'une beauté de visage rare dans ces

îles. Ceux-ci chantèrent l'amour et ses jouissances, mais l'amour tel qu'on le sent aux îles Sandwich, un peu trop matériel peut-être, et cet amour s'exprimait par des gestes qui auraient pu paraître hasardés. La volupté la plus sensuelle respirait dans les regards, les gestes, les paroles et même le son de voix de ces jeunes hommes. Un instant leurs fronts se rembrunirent, ils agitèrent avec force les éventails de plumes qu'ils tenaient à la main gauche, et dont la base, formée d'une petite calebasse remplie de coquillages et frappée en cadence par leur main droite, faisait l'office de castagnettes ; c'est qu'ils chantaient les fureurs de la jalousie.

Leur chant, comme celui des premiers chanteurs, n'était qu'une conversation animée. Au reste, on ne connaît pas d'autre chant aux îles Sandwich. La musique instrumentale des insulaires, qu'on retrouve encore loin des côtes, et dont nous pûmes observer quelques vestiges à Owhyhee, consistait en tam-tams et en une espèce de flûte à deux trous, dans laquelle on souffle avec le nez, ce qui n'est rien moins que gracieux. Les notes tirées de cet instrument ne sont pas plus variées que celles de leur musique vocale.

Enfin on nous annonça les danses. Mais le temps n'est plus où des essaims de danseurs et de danseuses se réunissaient dans les vertes prairies des îles Sandwich, et là, dans leurs danses gracieuses accompagnées de chants, rappelaient les hauts faits des guerriers. Les chanteurs et les danseuses étaient les historiographes du pays ; c'est dans leur mémoire que se conservaient les anciennes traditions. Les détails d'une guerre faisaient le sujet d'un chant, et c'est dans les chants des anciens bardes sandwichiens que les navigateurs qui ont parlé des îles Sandwich ont

puisé leurs matériaux. C'est donc avec regret que j'ai vu ces chants nationaux défendus, sous prétexte qu'ils étaient profanes. Autant vaudrait presque condamner Homère et Virgile ! La danse surtout est tombée en grande défaveur par suite des injonctions des missionnaires. Aussi la danse qu'on nous fit voir se ressentait-elle de cette disposition.

Une seule danseuse parut. Autrefois, gracieuses et légères, les danseuses avaient le buste entièrement nu ; des pièces d'étoffe, élégamment drapées, se relevant jusqu'aux genoux, et soutenues sur les hanches par des espèces de paniers, prêtaient une nouvelle originalité à leurs mouvemens ; des colliers de fruits du pandanus, des couronnes de feuillage ou de plumes, des bracelets de dents de chien ou de cachalot entourant leurs bras et leurs jambes et s'agitant en cadence, complétaient leur parure. Celle qui s'offrit à nous portait une chemise de calicot ; sa danse nous parut monotone. Elle s'accompagnait de la voix, et un chanteur, placé dernière elle, lui prêtait le secours de son chant et marquait la mesure avec une calebasse dont il frappait la terre. Une seule chose nous parut remarquable dans cette danse, c'est que la danseuse réglait elle-même la mesure et donnait, de temps en temps, au musicien le sujet du chant. Le musicien s'attachait à suivre la cadence d'après le mouvement des pieds de la danseuse, et il y réussissait avec une rare précision. Cependant, au bout d'une demi-heure, la danse commença à nous paraître longue, le roi s'en aperçut, et, comme il avait été impossible de se procurer d'autres danseuses, on nous fit entendre encore quelques chants ; puis chacun remonta à cheval pour retourner à Honolulu.

Nous avions passé une journée agréable, mais nous avions été désappointés. Ce roi des îles Sandwich, en veste et en pantalon,

ces chefs tous habillés à l'européenne, ce service presque européen, ces manières communes et familières, pouvaient presque nous faire croire que nous venions de passer quelques heures dans la basse classe d'une nation civilisée. Puis, enfin, cette danse si maigre et si monotone avait été loin de réaliser les idées que nous nous étions formées. Le chant et les chanteurs seuls nous parurent avoir conservé toute l'originalité des anciens temps. La scène, par elle-même, ne laissait pas néanmoins d'être assez pittoresque. Derrière nous, une cabane bâtie dans le style de l'architecture indigène ; autour de nous, une foule d'Indiens nus ou vêtus des costumes les plus bizarres ; devant nous ces chanteurs assis sur leurs nattes, avec leurs physionomies caractéristiques et leurs chants étranges ; à l'horizon la mer, et, au milieu de nous, un bosquet d'arbres verts et émaillés de fleurs : tout cela formait un coup d'œil ravissant qui exerça le crayon de nos artistes.

Autrefois les femmes aimaient passionnément ces jeux et ces danses publiques. Plusieurs femmes même de la famille royale avaient la réputation d'actrices consommées, car ce peuple avait jadis ses spectacles, et les membres seuls des familles distinguées paraissaient sur la scène. Aujourd'hui, ce goût a cédé aux conseils des missionnaires ; peut-être aussi la crainte de leur réprobation empêche-t-elle seule les femmes de se livrer à leurs anciennes habitudes ; toujours est-il que nous fûmes complètement privés de la société des dames de la famille de Kauikeaouli.

Le lendemain, le roi nous donna en ville une répétition de ce que nous avions vu la veille ; mais le prestige de la campagne et de la nouveauté manquait, et la soirée nous parut assez insipide. Cependant, il faut le dire, le roi fit de son mieux pour nous rendre le séjour d'Oahou agréable ; sa complaisance fut extrême, et sa

bonne et bienveillante humeur ne se démentit pas un seul instant. Chaque fois que nous allâmes le voir, il nous fit toujours l'accueil le plus cordial et parut charmé de nous recevoir.

J'allai rendre visite avec M. Charlton à la sœur de Kauikeaouli, Nahiena-Heina ; je fus surpris quand M. Charlton m'assura que cette femme n'avait pas plus de vingt ans, elle me parut en avoir bien davantage ; il est vrai qu'elle relevait à peine d'une longue et cruelle maladie. Du reste, elle fut très gracieuse pour nous ; comme toutes les femmes distinguées du pays, elle est très grande, et doit être fort grasse dans son état ordinaire de santé. Nous admirâmes la petitesse et la forme gracieuse de ses pieds et de ses mains. Elle était entourée de ses femmes d'honneur, parmi lesquelles nous remarquâmes une fille de l'Anglais Young, qui, enlevé par Tamea-Mea d'un navire anglais à bord duquel il était maître, s'attacha à la fortune de ce conquérant et est mort à Oahou, il y a sept ou huit mois, à l'âge de 93 ans. Il a été enterré dans le tombeau des rois, et ses fils occupent aujourd'hui un rang très distingué dans le pays.

M. Charlton me conduisit aussi chez la maîtresse favorite de Kauikeaouli. L'histoire des amours du roi avec cette femme est presque romanesque. Il fut obligé de l'enlever, quoique vivant avec elle depuis plusieurs mois, tant était déjà devenue puissante l'influence des missionnaires dans ce pays, où, il y a vingt ans à peine, le nom de chrétien était presque inconnu. Cependant, malgré les sévères admonestations qui lui ont été faites, Kauikeaouli vit en concubinage avec elle, sa naissance étant trop obscure pour qu'il puisse en faire sa compagne légitime.

Nous eûmes, l'avant-veille de notre départ, un spectacle tout-à-fait exotique à la résidence de M. Charlton ; ce fut une danse

d'Indiens de la côte nord-ouest d'Amérique. Un des navires qui font le commerce entre cette côte et les îles Sandwich se trouvait dans le port, ayant à bord une vingtaine de ces indiens. Le consignataire eut la complaisance de les faire habiller dans le costume de leur pays, et le soir, à la lueur des torches de ku-kuy, ils nous donnèrent une représentation de leurs danses guerrières et religieuses. Ce fut bien certainement ce que nous vîmes de plus sauvage aux îles Sandwich. Ces figures bizarrement peintes de vermillon, ces plumes passées dans les lèvres et la cloison du nez, le costume, les cris, les poses, les gestes, tout était bien combiné pour nous donner une idée d'une danse de sauvages ; mais ces pauvres gens, habitués à une température extraordinairement froide, par 50 et 55 degrés de latitude, nous parurent souffrir horriblement de la chaleur, et nous nous empressâmes de demander grace pour eux.

On compte déjà quatre à cinq cents Européens résidant à Honolulu, tandis qu'il n'y en a qu'un ou deux à Ke-ara-Kakoua. Presque tous les hommes de la classe élevée sont Américains, le commerce des îles Sandwich étant presque exclusivement fait par cette nation. Mais les ouvriers, les artisans appartiennent généralement à la nation anglaise. Nous reçûmes partout l'accueil le plus cordial, et tout le monde s'empressa de nous fêter. Pendant tout le temps de notre séjour à Honolulu, il se passa rarement un jour sans que nous eussions, dans une maison ou dans une autre, une soirée dansante et musicale ; il est vrai que les passagers et officiers de la corvette en faisaient ordinairement presque tous les frais, comme danseurs et musiciens. Mais c'était là beaucoup plus que ce que nous devions nous attendre à rencontrer dans une ville des îles Sandwich. Parmi toutes ces personnes, dont nous conserverons le souvenir, je mentionnerai la famille de

M. Charlton, consul d'Angleterre, dont la franche hospitalité m'a rendu le séjour d'Honolulu infiniment agréable et qui m'a fourni une foule de renseignemens intéressans, — et don Francisco Marini. M. Marini est arrivé aux îles Sandwich il y a environ quarante ans ; il s'attacha à la fortune de Tamea-Mea, et l'accompagna dans les longues guerres que celui-ci eut à soutenir, en poursuivant ses conquêtes. Il nous parla beaucoup des blessures qu'il avait reçues, et de la grande valeur qu'il avait déployée dans les divers combats auxquels il prit part. On nous raconta quelques aventures singulières qu'on nous dit lui être arrivées.

Tamea-Mea tomba un jour dangereusement malade. Un Français, nommé Rives, était son médecin. Je ne sais si le grand roi avait reçu quelque communication semblable à celle qui fournit à Alexandre l'occasion de donner une si belle preuve de confiance à son médecin, ou si Tamea-Mea n'avait pas une grande foi dans le talent de son Esculape. Toujours est-il qu'il lui ordonna de préparer ses remèdes en double potion, avec injonction à Marini de boire devant lui une de ces potions, et ce n'était que lorsqu'il avait vu l'effet produit par la médecine sur le pauvre patient, que Tamea-Mea se décidait à avaler sa part. Or, Marini était loin lui-même d'avoir confiance dans les talens pharmaceutiques du docteur Rives, qui n'était, il le savait bien, rien moins que médecin ; il dut souhaiter la guérison de Tamea-Mea aussi vivement que Tamea-Mea lui-même, et jamais peut-être courtisan ne désira à son roi une bonne santé aussi sincèrement que le pauvre Marini.

Mais il lui arriva une autre aventure bien plus tragique. Tamea-Mea lui ordonna un jour de couper la tête d'un prisonnier, et Marini fut obligé d'obéir, employant pour cela une scie de charpentier. Quelqu'un voulut savoir si cette anecdote était vraie,

et lui en parla ; un frisson sembla parcourir tout le corps de l'Espagnol. « Hélas ! dit-il dans son mauvais anglais, que pouvais-je faire ? Si je n'avais pas coupé la tête du prisonnier, le prisonnier aurait coupé la mienne. Il vaut mieux manger la tête du loup que d'en être mangé. »

Cependant Tamea-Mea n'était pas naturellement cruel. Ce fut lui qui abolit l'usage, établi de temps immémorial, d'égorger les prisonniers après le combat. Ceux qui, par inadvertance ou par ignorance, entraient dans un lieu tabou ou sacré, étaient punis de mort ; il abolit également cette horrible coutume.

Du reste, Marini a vécu, nous dit-il, fort heureux aux îles Sandwich. Il y a eu cinquante-deux enfans ; mais je suppose qu'il n'était pas aussi partisan de la monogamie que le bon vicaire de Goldsmith. Je lui demandai s'il avait l'espoir ou l'idée de retourner en Europe : « Dieu seul le sait, me répondit-il ; je désirerais bien revoir mon pays, mais tous mes parens sont sans doute morts, je n'y retrouverais plus un seul ami ; puis, d'ailleurs, je suis habitué à ce pays-ci, j'y vis heureux et tranquille. J'ai soixante-cinq ans, il serait trop tard pour prendre de nouvelles habitudes. Ce pays était bien beau quand j'y suis arrivé, nous dit-il, alors c'était le bon temps pour les Européens ; les mœurs y étaient simples et naïves, les étrangers y étaient respectés. Aujourd'hui on ne sait plus ce que c'est, les hommes sauvages sont devenus civilisés, et les hommes civilisés sont devenus sauvages : je ne m'y reconnais plus. Les missionnaires ont tout gâté, ajouta-t-il en baissant la voix et en regardant à droite et à gauche pour voir s'il ne pouvait être entendu, ils ont changé le caractère de la population, ils nous ont apporté le cagotisme et l'hypocrisie que nous ne connaissions pas. » Puis, craignant peut-être d'en avoir

trop dit, il ajouta : « Mais sans doute leurs institutions sont bonnes, ils ont cru bien faire. »

Je causai long-temps avec ce brave homme ; sa conversation m'intéressait. Il a vu naître la civilisation aux îles Sandwich, il l'a vue se développer chaque jour jusqu'au point où elle est arrivée aujourd'hui ; il a vécu long-temps dans ce pays, libre et heureux, sans autre contrainte que celle qui est imposée à tous les hommes par la loi naturelle et par l'instinct du bien et du mal. Quelques incidens désagréables ont à peine fait ombre dans sa vie. Aujourd'hui, il voit une religion qui n'est pas la sienne envahir le pays, le gouverner, le soumettre à ses exigences ; lui-même ne peut pas sortir du cercle étroit qu'elle trace autour de la population ; il regrette cette liberté de conscience et de culte dont il a joui pendant quarante ans ; il se souvient du temps passé, croit avoir raison de se plaindre du présent, et redoute l'avenir ; il n'est donc pas étonnant qu'il soit mécontent. Du reste, on dit qu'il est riche, et ses habitudes de stricte économie doivent augmenter journellement sa fortune.

Pendant mon séjour à Honolulu, je fis quelques excursions dans les environs de la ville. La vallée au milieu de laquelle est située Honolulu est vraiment magnifique, et produirait en abondance nos denrées coloniales ; les collines qui l'environnent sont elles-mêmes susceptibles de culture, et pourraient produire du café excellent et du coton de très belle qualité. Je fis un jour avec M. Grimes, négociant américain, une promenade charmante. À un mille de la ville, nous quittâmes la route qui s'étend le long du rivage, et nous nous dirigeâmes vers la colline ; nous la gravîmes par une route de voiture assez commode. Quand nous fûmes arrivés au sommet, M. Grimes arrêta son cheval, il voulait jouir de

mon admiration. En effet, il est difficile d'imaginer une vue plus pittoresque et plus séduisante. Derrière nous, le soleil disparaissait dans l'Océan ; devant nous, et resserrée entre deux hautes-montagnes dont les découpures bizarres se dessinaient en silhouette sur l'azur du ciel, s'étendait une verte et fraîche vallée, coupée par un torrent qui fuyait à travers les plantations de taro et de cannes à sucre ; au centre de la vallée, il y avait une cinquantaine de cabanes ombragées par des arbres à pain et des kukuy ; des bestiaux paissaient dans la prairie, l'ombre des montagnes se projetait sur toute la vallée, l'air était frais et embaumé ; la colline sur laquelle nous nous trouvions s'élevait à notre gauche par une pente insensible ; et une herbe fine et dorée la couvrait comme d'un tapis de velours ; autour de nous tout était muet, quelques oiseaux seulement gazouillaient en passant au-dessus de nos têtes. Nous restâmes là jusqu'à ce que la nuit vînt nous arracher à ce ravissant spectacle. Si je résidais à Honolulu, je viendrais souvent rêver dans la vallée de Toonoma.

Quoique le luxe européen commence à s'introduire à Honolulu, on y voit encore très peu de voitures ; quelques résidens européens et américains ont des cabriolets et des chars-à-bancs. Kauikeaouli a une voiture dont il ne se sert jamais ; les chefs riches, et surtout leurs femmes, qui, à cause de leur embonpoint, semblent être dans l'impossibilité de marcher, se font traîner dans des espèces de brouettes tirées par des hommes. Je me rappelle avoir rencontré dans les rues d'Honolulu le gouverneur de l'île Mawi et sa femme faisant des visites ; ils étaient étendus sur le ventre, l'un à côté de l'autre, le menton appuyé sur leurs deux mains, et ces deux immenses corps, ballottés par le mouvement du véhicule, me rappelaient parfaitement certaines charrettes qui nous arrivent de Sceaux ou de Poissy. Une foule nombreuse de

serviteurs les suivait et les précédait, l'un portant un parasol, l'autre un chasse-mouche, un troisième l'héritier de cette noble famille. Les hommes qui traînaient ce couple intéressant allaient au grand trot : il est vrai que l'attelage se composait d'au moins huit ou dix robustes gaillards, qui, de temps en temps, étaient relevés par d'autres.

Le gouverneur de Mawi s'arrêta à causer avec moi, et, grace à M. Charlton, avec qui je me trouvais dans ce moment, il me fit comprendre qu'il y aurait, le lendemain, une grande revue des troupes et de la milice devant la maison du roi et m'engagea à y assister.

Je ne voulus pas manquer une si belle occasion de voir les forces militaires de sa majesté sandwichienne, et je fus exact au rendez-vous. Cent trente hommes, composant toute l'armée de ligne, étaient rangés sur trois files ; chaque homme était armé d'un fusil de fabrique anglaise ou américaine, sans baïonnette. Je ne chercherai pas à dépeindre leur costume, je n'en viendrais jamais à bout. J'aurais voulu voir là un de nos inspecteurs-généraux d'infanterie. Les uns avaient, sauf les reins couverts par le maro, le corps complètement nu ; d'autres portaient sur les épaules de larges pièces d'étoffe fièrement drapées à la romaine ; d'autres, enfin, avaient la tête et le corps en partie couverts de feuilles de cocotier ou de bananier découpées en festons.

Vis-à-vis la troupe de ligne, et rangée également sur trois rangs, se tenait la milice d'Honolulu ; il eût été difficile de la distinguer des troupes réglées, car le vêtement était absolument le même. Seulement, peu de miliciens avaient des fusils, et, à la manière dont ils se servaient de cette arme, il était aisé de voir que les leçons d'exercice qu'ils avaient reçues ne leur avaient pas été

très profitables. Devant la porte du palais était rangée la maison du roi, consistant en onze hommes habillés uniformément de pantalons et de vestes de calicot blanc avec les revers et les paremens écarlates ; chaque homme était armé d'un fusil et d'une baïonnette ; c'était, sans contredit, l'élite de l'armée d'Oahou. Ils semblaient avoir le plus profond mépris pour les soldats de l'armée de ligne et de la milice, et à leur tête fièrement relevée, à leur tournure militaire, on voyait qu'ils avaient le sentiment de leur supériorité.

Un roulement de tambour annonça que l'exercice allait commencer. Un officier lut un long discours dont je ne compris pas un mot ; je sus ensuite que, plusieurs hommes ayant manqué à la dernière parade, l'éloquence de l'adjudant-major s'exerçait sur ce sujet. La parade commença ensuite, et certes, sans en excepter même la maison du roi, les soldats hawaiiens ne me parurent pas très habiles. Au reste, c'est là une science qu'ils apprendront toujours assez tôt. Il y a bien des choses beaucoup plus utiles que l'exercice du fusil qu'on aurait dû et pu leur montrer depuis longtemps, et dont ils n'ont pas encore la moindre idée. L'exercice était commandé en anglais ; le dernier commandement fut : À genoux ! déposez vos armes ! en prière ! L'adjudant lut alors une prière assez longue, la troupe se releva, et l'ordre fut donné de rompre les rangs.

Après la revue, le roi m'engagea à entrer dans sa maison ; c'est une vaste cabane ayant à l'intérieur une certaine apparence de propreté et même de luxe. Une seule pièce la compose ; de larges rideaux d'indienne, étendus dans toute la longueur, en divisaient une partie en trois compartimens ou chambres, tandis que l'autre partie formait un vaste salon. Un treillage très fin recouvrait les

parois intérieures ; la charpente, faite d'un bois noir et dur, était liée par des cordes tressées et peintes de différentes couleurs ; des nattes très fines couvraient le plancher ; à chaque extrémité et au milieu étaient de larges portes encadrées dans des châssis de vitrage. Quelques tableaux ornaient la muraille : je remarquai le portrait du roi Léopold, alors duc de Saxe-Cobourg, le portrait de Canning et ceux de Rio-Rio et de sa femme, faits en Angleterre. Des candélabres étaient attachés aux poutres. Des chaises, quelques tables, deux ou trois sofas complétaient l'ameublement.

Kauikeaouli me fit entrer dans les chambres intérieures ; une d'elles contenait une magnifique estrade de quinze pieds de long sur huit ou dix de large ; cette estrade ou lit, élevée de deux pieds au-dessus du sol, était faite de nattes posées l'une sur l'autre de la manière que j'ai déjà décrite ; la chambre, à l'autre extrémité, contenait un bureau sur lequel étaient éparpillés quelques papiers, et une petite bibliothèque dans laquelle je remarquai des livres religieux que Kauikeaouli ne lit sans doute pas souvent, et une histoire de France, qui lui avait été donnée quelques jours auparavant par un des officiers de la Bonite, et qu'il ne lira pas plus souvent que ses autres livres, quoiqu'il nous ait témoigné un grand désir d'apprendre la langue française. Le compartiment ou chambre du milieu servait de salle à manger ; une table et quelques chaises seulement meublaient cette chambre.

Cette maison est située à l'extrémité d'une vaste cour, entourée, comme toutes les maisons du pays, d'une barrière de briques séchées au soleil. Dans cette enceinte sont renfermées à peu près cinquante cabanes qui servent de cuisines, de magasins, de logement pour les serviteurs du roi, et de caserne pour les troupes de ligne et celles de sa maison.

Kauikeaouli gagne beaucoup à être connu. Il est naturellement timide ; mais s'il découvre en la personne avec laquelle il cause du bon vouloir et de l'indulgence, il se livre, et on peut alors apercevoir en lui les germes d'une intelligence qui n'eût demandé qu'à être développée. Il fait beaucoup de questions, et parfois les réponses provoquent chez lui des réflexions très judicieuses ; il paraît sentir vivement son ignorance, quoique son caractère soit naturellement léger et inconstant. Mais ces défauts proviennent sans doute de l'éducation qu'il a reçue, et ses idées, constamment tournées vers des occupations futiles, ne se prêtent que rarement à des sujets sérieux. Les sociétés qu'il hante ne contribuent pas peu, d'ailleurs, à entretenir chez lui les habitudes de dissipation qu'il a contractées dans son enfance, et il se livre avec une déplorable facilité à l'influence des mauvais exemples. Il prit un jour, à bord des bâtimens baleiniers, un goût décidé pour les combats à coups de poing, et pendant longtemps les plaisirs du roi et des jeunes gens de sa cour consistèrent à boxer ; c'était là le passe-temps à la mode lors de notre arrivée. Mais nous étions appelés à faire diversion : dans ses visites à bord de la Bonite, il eut occasion de voir nos hommes faire des armes ; il n'en fallut pas davantage pour tourner ses idées vers cette nouvelle distraction. Pendant tout le temps de notre séjour, il fit constamment des armes, soit avec des hommes qu'à sa prière le commandant lui envoyait, soit avec ceux de nos matelots qui passaient près de sa maison : il les arrêtait, les faisait entrer, et là, déposant avec sa veste la dignité royale, il ne craignait pas de déroger, en croisant pendant des heures entières le fer avec eux.

C'est ainsi que, livré exclusivement à ses passions capricieuses, il abandonne le soin du gouvernement à sa belle-sœur Kinao. Celle-ci, comme je l'ai déjà dit, est complètement sous

l'influence des missionnaires, et ce sont eux qui gouvernent sous son nom. Les missionnaires, cependant, ne sont pas complètement rassurés sur la durée de leur domination, et l'opposition qui s'est élevée contre eux, parmi les étrangers, ne laisse pas de les inquiéter. Le roi lui-même et sa cour sont en inimitié ouverte avec eux. C'est avec peine que Kauikeaouli se soumet extérieurement à leurs règlemens de religion et de police, et le plus souvent il en secoue le joug ; mais ses velléités d'indépendance ne vont pas jusqu'à la résolution de voir clair dans les affaires de l'état ; c'est sa conduite personnelle seule qu'il cherche à soustraire à l'investigation et à la censure des missionnaires. Aussi y a-t-il aujourd'hui comme un pacte tacite entre les missionnaires et lui ; il a été, pour ainsi dire, convenu entre eux qu'il ne se mêlerait pas du gouvernement, à condition que la censure évangélique ne franchirait jamais le seuil de son palais. En conséquence, Kauikeaouli passe toutes ses soirées au billard public, jouant et buvant avec le premier venu, et cependant il ne faudrait, je crois, qu'une bonne direction pour faire sortir de ce diamant, brut encore, quelques jets de lumière.

Nous pûmes nous apercevoir de l'antipathie que Kauikeaouli a conçue contre les missionnaires, lors de notre fête champêtre au Pari. Un missionnaire et sa femme, venant de l'autre partie de l'île et allant à Honolulu, arrivèrent au Pari au moment où nous allions nous mettre à table. Kauikeaouli les salua à peine et leur tourna le dos. On remarquait néanmoins chez le roi un peu d'embarras, car un louaou avait toujours été jusque-là un rendez-vous de débauche, et celui qu'on donna en notre honneur peut-être est le premier qui se soit passé sans qu'on ait vu la plupart des convives dans un état complet d'ivresse. Quand le missionnaire continua sa route et disparut derrière le premier angle de la mon-

tagne, le roi parut soulagé d'un grand fardeau, et sa gaieté naturelle prit le dessus.

Adolphe Barrot.

02

LES

ÎLES SANDWICH.

DERNIÈRE PARTIE.

Les îles Sandwich sont au nombre de onze, dont cinq grandes, Hawaii (Owhyhee), Mawi, Morakoi, Oahou et Taouaï ; trois petites, Tawou-Rawe, Ranaï et Niihau, et trois îlots ou rochers ; elles comprennent un espace renfermé entre le 19 et 23 degrés de latitude nord, et le 157 et 159 degrés de longitude ouest.

La vue seule de ces îles démontre qu'elles ne figurent pas depuis long-temps sur la surface du globe ; les éruptions volcaniques qui les ont produites sont encore récentes, et plusieurs promontoires sur lesquels on voit aujourd'hui des villages, sont, de mémoire d'homme, sortis des flancs des volcans. Quand on pénètre dans l'intérieur des îles, il est aisé de se convaincre de la vérité de cette assertion. On peut suivre pas à pas la marche de la création et la prendre, pour ainsi dire, sur le fait ; il est facile de distinguer, à mesure qu'on s'élève, les modifications par lesquelles la lave a dû passer pour se décomposer et devenir terre végétale. Ainsi, la lave qui a formé les pointes basses dont le rivage est comme dentelé, est encore, presque partout, telle que le

volcan l'a vomie ; cependant les irrigations naturelles et artificielles, et la chaleur du climat ont déjà, dans quelques vallées du rivage et à Oahou principalement, décomposé la lave à la surface, et l'ont rendue susceptible de produire quelques plantes à courtes racines, sans pouvoir encore nourrir des arbres vigoureux ; à peine les racines viennent-elles à pénétrer jusqu'à la lave, que la plante se dessèche et meurt. J'avais remarqué, dans notre excursion au Pari, que tous les arbres atteignant une hauteur de dix à douze pieds étaient morts, tandis que les broussailles au-dessous d'eux formaient un fourré tellement épais, qu'un homme n'aurait pu y pénétrer. Quand on arrive à une certaine hauteur, les conditions nécessaires à la décomposition de la lave se trouvant réunies avec plus de puissance que dans les terrains bas, on s'aperçoit que l'œuvre a marché plus rapidement, et les arbres sont beaucoup plus vigoureux.

L'île d'Oahou, appelée à juste titre le jardin des îles Sandwich, peut, grace aux eaux abondantes qui l'arrosent, récompenser les travaux de l'agriculture par tous les produits de celles de nos colonies qui sont le plus favorisées de la nature. Les plaines de l'intérieur et celles que borde la mer sont on ne peut plus propices à la culture de la canne à sucre, qui y atteint une grosseur surprenante ; les côteaux produiraient en abondance du coton et du café qui pourraient entrer en concurrence avec les articles similaires les plus vantés. J'ai eu entre les mains des échantillons de coton d'Oahou, qui m'a paru avoir la soie très fine et très longue. L'indigo y croît presque naturellement, et les hautes montagnes offrent à l'exportation leur précieux bois de sandal. Toutes les plantes farineuses, la pomme de terre, la patate douce, le taro, y viennent facilement et en grande quantité. Presque toutes les îles du groupe présentent les mêmes conditions de prospérité ; toutes

ont des eaux plus ou moins abondantes, et partout où la nature ne s'est pas chargée de ce travail, l'industrie peut créer des irrigations artificielles. La chaleur, aux îles Sandwich, varie de 60 à 84° Fareinheit (15° 1/2 à 29° Réaumur). Le climat y est très sain, et on n'y a pas encore connu de maladies épidémiques. Les pluies sont abondantes sur le littoral dans les mois de février, mars, août et septembre ; dans les montagnes, il pleut presque sans cesse ; les nuages, dont leurs sommets sont continuellement couronnés, s'y dissolvent en pluies abondantes qui s'écoulent ensuite en torrens et vont enrichir les plaines, de sorte que la nature, après avoir, dans ses convulsions, enfanté cette terre, travaille constamment à la rendre fertile.

Les naturels des îles Sandwich avaient, long-temps avant la découverte, su mettre à profit l'eau des torrens. Les premiers navigateurs admirèrent leur ingénieux système d'irrigation ; ils n'y ont rien changé depuis. Le taro, qui forme la principale nourriture des habitans, a besoin d'avoir, à de certains intervalles et pendant un certain temps, ses racines plongées dans l'eau ; cette opération se renouvelle plusieurs fois avant que la racine soit arrivée à maturité. Profitant habilement de la pente du sol, chaque propriétaire divise son terrain en plusieurs surfaces planes, les unes au-dessous des autres, et closes séparément par des barrières de terre hautes de deux pieds environ et recouvertes de gazon. Les eaux du torrent arrivent par des canaux au carré supérieur, et, après y avoir séjourné le temps nécessaire, passent à celui qui est immédiatement au-dessous, et ainsi de suite. Chaque carré est destiné à nourrir alternativement la famille pendant un temps plus ou moins long. La même eau arrose ainsi les diverses plantations, qui sont calculées de façon qu'un carré soit en pleine

maturité, lorsque les produits de celui qui est au-dessus viennent à être consommés.

Au reste, les eaux sont aux îles Sandwich, comme dans tous les pays qui produisent par irrigation, le sujet de nombreuses querelles et quelquefois, mais rarement, d'accidens graves. Il va sans dire que les propriétés du roi et celles des chefs sont le mieux partagées ; mais comme les eaux sont très abondantes, il y en a pour tout le monde. La récolte, d'ailleurs, ne manque jamais ; le cultivateur est toujours assuré de recueillir le prix de son travail. Il est vrai qu'une sécheresse de quelques mois suffirait dans bien des localités pour affamer la population ; mais il n'y a pas d'exemple d'un pareil fléau, et les îles Sandwich sont placées sur le globe de manière à bannir toute crainte à cet égard. Les récoltes sont également à l'abri des ravages que font dans nos colonies les rats, les oiseaux et autres animaux nuisibles. Ce sont là des cadeaux que la civilisation n'a pas encore faits à cette terre. Il est vrai qu'elle leur a déjà apporté les moustiques, les bêtes à mille pattes (scolopendres), les scorpions, etc. Avant 1822, on n'avait jamais vu de moustiques aux îles Sandwich ; il paraît qu'ils y ont été importés de la côte de Californie. C'est également de là que sont venus les bêtes à mille pattes et les scorpions, dont les premiers parurent en 1829. Aujourd'hui, ces animaux incommodes, les moustiques surtout, se sont multipliés à l'infini, et les îles Sandwich ne le cèdent pas, sur ce point, aux pays même qui les leur ont envoyés.

Cette terre encore nouvelle n'a pas eu le temps de voir se multiplier les races d'animaux domestiques. Peut-être même n'y a-t-il que peu de siècles que des plantes ont pu pousser des racines à travers les crevasses des rochers de lave. Long-temps les îles

Sandwich ont dû n'être qu'une réunion de cratères vomissant, des torrens de lave, qui, après être allée s'éteindre dans la mer, se solidifiait et élargissait la base du volcan. Puis, lorsque cette terre fut formée, lorsqu'elle fut devenue habitable et fertile, la nature eut soin d'y faire naître des plantes nutritives, de la peupler d'oiseaux et d'y envoyer des habitans. Mais elle a sans doute été surprise avant d'avoir achevé son travail, car Cook n'y trouva que peu de quadrupèdes, très peu d'insectes, et quelques oiseaux seulement (on en compte aujourd'hui dix ou douze espèces). La population fut donc long-temps réduite à vivre de fruits et de poisson, la viande du chien, le seul quadrupède qu'on y rencontrât, étant exclusivement réservée pour les chefs, qui n'en mangeaient que dans les grandes occasions.

On a mis en avant beaucoup de systèmes sur la manière dont les îles Sandwich et les autres îles de l'Océan pacifique ont été peuplées ; chacun a appuyé son opinion de raisonnemens plus ou moins fondés. Certes, je n'ai pas la prétention de résoudre ici un problème qui a échappé peut-être aux savantes recherches d'hommes qui étaient bien plus à même que moi de découvrir la vérité ; toutefois de vieux habitans européens des îles Sandwich, gens nullement instruits, il est vrai, mais observateurs sérieux, m'ont fait partager leur opinion à cet égard. Ils croient que toutes les îles intertropicales de l'Océanie ont eu pour premiers habitans des Malais jetés sur ces côtes par des vents qui les avaient détournés de leur route, et voici sur quoi ils fondent leur croyance.

En 1822 ou 23, disent-ils, une jonque japonaise fut jetée sur la côte de l'île Mawi ; il y avait dix-sept hommes à bord, ils étaient à la mer depuis onze mois, et avaient perdu beaucoup de leurs compagnons. En 1832, une autre jonque japonaise arriva sur la

côte sud de l'île Oahou ; quatre hommes la montaient ; ils mouraient de faim, et on fut obligé de prendre les plus grandes précautions pour leur sauver la vie. On les fit venir à Honolulu. Ils déclarèrent qu'il y avait environ dix lunes qu'ils étaient partis du Japon, qu'ils étaient alors trente-six hommes à bord, que peu de temps après leur départ, ils avaient éprouvé un coup de vent très fort qui soufflait de l'occident, qu'ils avaient été immédiatement jetés hors de leur route sans savoir où ils allaient ; qu'au bout d'un certain temps, le froid devint très vif, et qu'ils arrivèrent en vue d'une terre toute couverte de neige ; qu'alors plusieurs de leurs compagnons moururent de froid ; que long-temps le vent les avait poussés le long de cette terre inhospitalière ; qu'enfin le vent ayant changé, ils s'en étaient éloignés, et qu'après plusieurs lunes, le temps étant devenu graduellement plus chaud, ils avaient vu, très loin devant eux, une terre vers laquelle le vent les conduisait, et que c'était ainsi qu'ils avaient abordé aux îles Sandwich. Ils ajoutèrent que tous leurs compagnons avaient péri par la faim et les maladies, qu'ils avaient vécu eux-mêmes dans d'incroyables souffrances ; que d'abord ils s'étaient nourris de poisson, et qu'enfin ils s'étaient vus dans la nécessité de dévorer leurs compagnons morts. Depuis long-temps, dirent-ils, ils ne buvaient que de l'eau de pluie qu'ils recueillaient dans leurs voiles, et, quand la pluie leur manquait, ils buvaient de l'eau de mer.

Ces faits ne peuvent être mis en doute, ils m'ont été attestés par vingt personnes différentes ; mais ce qui faisait croire à ces personnes que la population sandwichienne devait son origine aux Malais plutôt qu'aux Japonais, c'est une certaine analogie dans le type de la physionomie des deux nations, et surtout la grande quantité de mots malais que l'on retrouve dans le dialecte des îles Sandwich. M. Reynolds, consul des États-Unis à Honolu-

lu, m'a assuré qu'il y avait plus de deux cents mots malais dans la langue hawaiienne. Il est donc probable qu'une ou plusieurs embarcations malaises, chassées hors de leur route par un fort vent de sud-ouest, auront été entraînées vers la côte nord-ouest de l'Amérique ; que là elles auront trouvé des vents d'ouest qui les auront conduites jusqu'à une certaine longitude, où, rencontrant les vents alisés, elles auront été poussées jusqu'à une des îles de l'Océan pacifique. Ce qui est arrivé deux fois en quinze ans a dû ou a pu, du moins, arriver dans les temps antérieurs. Je soumets ces faits, sans autre réflexion, à l'examen des hommes capables d'approfondir cette matière.

La population des îles Sandwich a la peau d'un rouge cuivré ; les hommes sont généralement grands et bien faits, leurs cheveux sont noirs et longs, rarement frisés ; les femmes sont plus petites et sont loin d'avoir les formes aussi belles que les hommes ; cependant elles sont assez gracieuses. Les hommes ne portent généralement pas de barbe ; on en voit dont les cheveux sont blonds, soit qu'ils les aient teints au moyen de la chaux, ce qu'ils font souvent, soit aussi peut-être que cette couleur provienne d'un mélange de races. Les chefs semblent former une classe à part par l'élévation de leur taille et leur embonpoint ; mais cette différence ne peut être attribuée, je crois, qu'au genre de vie qu'ils mènent. Je remarquai la beauté de leurs dents et la petitesse de leurs pieds. Presque tous les chefs et les hommes âgés me parurent s'être conformés, cependant, à l'ancien usage qui obligeait les hommes et les femmes à se faire sauter une ou deux dents de devant à la mort d'un père, d'une mère, d'un ami ou d'un chef. Je n'ai rencontré que très peu de cas de difformité ; c'est une remarque, d'ailleurs, qui a été faite chez toutes les nations sauvages : libres dans leurs allures et leurs vêtemens, elles

ne sont pas exposées à ces accidens qui, chez nous, ont quelquefois pour les enfans des conséquences si fâcheuses.

Le caractère des naturels est doux, timide, gai, fin et observateur ; ils sont généralement très rieurs : lorsque nous étions mouillés dans la baie de Ke-ara-Kakoua, le bruit qu'ils faisaient à l'entour du navire me rappelait le vacarme que j'avais souvent entendu dans les forêts de l'Amérique méridionale, lorsque tous les arbres autour de moi étaient couverts d'une armée de aras et de perroquets ; cependant ils me parurent plus posés et moins causeurs lorsque je les revis à terre. Je remarquai qu'un heureux changement s'était opéré dans le caractère de cette population. Cook représente les naturels comme des voleurs très habiles, et parle des précautions infinies et presque toujours inutiles qu'il était obligé de prendre pour soustraire à leur convoitise les objets susceptibles d'être dérobés. On nous dit, et nous pûmes nous en convaincre par nous-mêmes, qu'il ne restait plus de traces de cette mauvaise disposition ; nous n'eûmes pas à nous plaindre d'un seul vol, et cependant les naturels auraient eu mille occasions de nous voler, s'ils en avaient eu le désir. Lors de notre excursion à Ke-ara-Kakoua, nous fûmes obligés, pour débarquer, de nous jeter à l'eau et de déposer sur le sable nos vêtemens mouillés. Rien n'y manqua lorsque nous les reprîmes ; pourtant nous étions entourés de cent naturels, hommes et femmes, et il y avait là bien des objets qui devaient les tenter. Il m'arriva même qu'ayant laissé tomber une boucle d'argent dans le sable sans m'en apercevoir, un Indien qui l'avait trouvée me l'apporta en courant.

Chaque famille vit dans sa case et cultive son champ de taro ; les femmes partagent avec les hommes les soins de l'agriculture,

préparent la nourriture de la famille, et font les tissus qui servent à la vêtir. Les hommes passent la plus grande partie de leur temps à pêcher du poisson ou des coquilles dont ils trouvent le débit sur les bâtimens qui entrent en relâche ; il y a des jours réclamés par le roi ou les chefs pour la culture de leurs terres ; ces jours-là, les pirogues sont tabou ; dès la veille, elles ont été tirées sur le rivage, et la baie est déserte, Ces occupations sont loin cependant d'employer tout leur temps, surtout dans celles des îles où la civilisation n'a pas créé de nouveaux besoins. Chaque fois que nous vînmes à terre, une foule d'hommes et de femmes nous suivit dans nos excursions, pendant des journées entières ; les femmes, — et nous fûmes témoins de ce fait, — passent au moins trois ou quatre heures par jour à jouer au milieu des vagues qui viennent se briser sur le rivage. C'est à peu près le seul divertissement auquel je les aie vues se livrer. Autrefois elles se réunissaient, et le chant et la danse faisaient agréablement passer les heures de loisir ; mais aujourd'hui que ces plaisirs sont défendus, je ne sais trop ce que fait le peuple quand il n'a rien à faire. Je conçois que dans un pays civilisé on puisse, à la rigueur, se passer de danse et de chant ; les visites, la conversation, les spectacles, et mille sujets de distraction, font écouler le temps rapidement ; mais que veut-on que fassent ces pauvres sauvages, car sauvages ils sont encore, si on leur enlève ces plaisirs auxquels ils étaient habitués, avant de les avoir mis en état de s'en créer d'autres plus rationnels et peut-être moins innocens ? Au reste, la facilité avec laquelle les missionnaires ont assujetti cette population à supporter sans murmure leur influence, quelquefois un peu tyrannique, prouve combien elle est aisée à gouverner, et combien il faudrait peu d'efforts pour l'amener au but qu'ils se sont sans doute proposé.

Tous les navigateurs qui ont visité les îles Sandwich ont parlé plus ou moins longuement de la religion qu'ils y ont trouvée ; il serait inutile de répéter ce qu'ils en ont dit. Mon but, d'ailleurs, n'étant que de faire connaître ce peuple tel qu'il est aujourd'hui, avec les changemens que le contact des nations civilisées a opérés en lui, je me contenterai de rappeler les principaux traits de son ancienne religion. Les insulaires s'étaient fait des dieux de tout ce qui leur inspirait de la crainte ; c'étaient de monstrueuses divinités auxquelles ils immolaient des victimes humaines dans certaines occasions, soit pour se les rendre propices au commencement d'une campagne, soit lorsque les chefs étaient malades, pour conjurer le dieu de la mort ; souvent aussi, de nombreuses victimes accompagnaient les chefs au tombeau, et on les choisissait parmi leurs serviteurs les plus intimes.

À Owhyhee, Pèle, la déesse des volcans, en menaçant à chaque instant la propriété et la vie des naturels, leur arrachait de nombreux sacrifices. Lorsque la terre venait à trembler, quand de larges tourbillons de fumée s'élevaient au-dessus des nuages, quand, la nuit, des colonnes de flamme, sortant des flancs des montagnes, teignaient le ciel d'un rouge de sang, on envoyait des victimes à Pèle pour conjurer son courroux ; mais, hélas ! la déesse était inexorable : elle accomplissait, au moyen de ses ravages, l'œuvre de création que lui imposait un dieu plus puissant qu'elle ; elle ajoutait une nouvelle couche de lave à celles dont cette terre est formée.

Le dieu d'Oahou passait aussi pour un dieu très puissant, il était surtout très vorace ; les plus riches offrandes de taro et de patates douces le satisfaisaient à peine, et toujours, par l'organe de ses prêtres, son appétit prélevait de nombreux tributs sur les

récoltes des fidèles. Aussi ce dieu était-il d'une taille colossale, et bien lui en prit. Il arriva, un jour, que le soleil ne parut plus à Oahou ; les hommes étaient tristes, beaucoup d'entre eux devenaient fous, et de grandes maladies décimaient la population. De nombreuses victimes furent immolées au dieu, et, pendant deux lunes, toute l'île resta prosternée devant ses autels. Le roi d'une grande terre vers le sud (Taïti, sans doute) avait fait le soleil prisonnier, et, après l'avoir renfermé dans une caverne très profonde, il en avait bouché l'ouverture avec d'immenses blocs de lave. Ses précautions ne s'étaient pas bornées là : il avait placé en sentinelle près de l'ouverture un oiseau qui jette un cri perçant quand il entend le moindre bruit, et à la tête de ses plus intrépides guerriers, il était toujours prêt à fondre sur ceux qui oseraient tenter de délivrer le prisonnier. Mais tout cela n'intimida pas le puissant dieu d'Oahou qu'avaient ému les plaintes de ses adorateurs ; c'était un très grand dieu : quand il allait d'une île à l'autre, l'eau lui arrivait à la cheville ; et elle ne lui vint qu'au genou, quand il traversa la mer pour aller à la terre du sud. Lorsqu'il arriva à Taïti, il était nuit. Il s'avança si doucement, que l'oiseau ne l'entendit pas, et il l'étrangla avant qu'il eût pu pousser un cri ; puis, écartant de sa puissante main les blocs qui fermaient l'entrée de la caverne, il saisit le soleil et le lança en l'air avec une force incroyable. Quand il fut à une certaine distance du rivage, il jeta un grand cri qui réveilla le roi de Taïti et ses guerriers : ceux-ci coururent à la caverne ; mais leur étonnement fut grand lorsqu'ils virent que le soleil était délivré. Le dieu d'Oahou l'avait lancé à une si grande hauteur, qu'ils ne purent jamais le reprendre. Depuis ce temps, le soleil a toujours brillé à Oahou.

Chacun des dieux avait ses prêtres qui vivaient grassement de l'autel ; leur influence était très grande, et souvent, dit-on, ils te-

naient en leurs mains les destinées des chefs et des rois. Tamea-Mea assuma sur lui seul toute l'autorité spirituelle ; il fut à la fois conquérant et souverain pontife ; il sentait toute la force que lui donnait cette réunion de pouvoirs, et jamais les efforts des missionnaires, qui arrivèrent des États-Unis peu de temps avant sa mort, ne purent obtenir de lui qu'on portât la moindre atteinte aux croyances religieuses du pays. — Votre religion, répondait-il, quand on lui en parlait, est peut-être très bonne pour votre nation ; mais les dieux d'Hawaii sont nécessaires à la nation d'Hawaii : ce sont eux qui m'ont donné la force pour conquérir, ce sont eux qui me donnent la puissance pour régner. Je ne connais pas votre dieu ; pourquoi abandonnerais-je les miens ? — Pour un sauvage, Tamea-Mea se montrait politique assez habile ; il sentait combien l'influence religieuse devait avoir de force sur la population qu'il gouvernait ; la puissance était entre ses mains, et il savait bien qu'elle passerait toute entière aux mains des hommes qui donneraient à la nation un nouveau dieu dont ils seraient eux-mêmes les prêtres ; il adoucit cependant quelques-unes des rigueurs du tabou.

Le tabou, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, était une interdiction, tantôt religieuse, tantôt civile, d'user de certaines choses, de les toucher ou même de les voir. Il y avait deux espèces de tabou, le tabou temporaire et le tabou permanent ; le tabou permanent ou sacré était inhérent à la chose déclarée tabou : ainsi, la personne du roi, celle des prêtres, la maison du roi, le lieu où il se baignait, les temples, les offrandes faites aux dieux, les sépultures royales, étaient toujours tabou. Peu à peu les prêtres et les chefs étendirent le tabou et en firent une spéculation ; certaines plumes, certains poissons devinrent tabou pour le peuple ; le roi et les principaux chefs seuls pouvaient porter ces plumes et man-

ger ces poissons. L'infraction au tabou sacré ou permanent était presque toujours punie de mort ; des peines corporelles très sévères châtiaient ceux qui violaient le tabou temporaire.

Quelquefois les prêtres prononçaient un tabou général sur tout le pays, quelquefois sur un village, sur une maison ; le tabou interdisait l'usage tantôt d'une chose, tantôt d'une autre. Dans certains cas, le tabou défendait au peuple d'allumer des torches de kukui, de manger du poisson, des cocos, de pêcher, de sortir de l'enceinte des maisons, etc. ; dans d'autres, c'était un moyen d'approprier à l'usage exclusif des prêtres et des chefs une chose qui devenait rare ; souvent aussi, le but était de rendre présent à l'esprit des naturels le pouvoir des prêtres, en le leur faisant sentir jusque dans l'intérieur de leurs maisons. Le tabou pouvait donc être considéré comme un moyen employé par le plus fort pour imposer sa volonté au plus faible. Aussi, était-il descendu des chefs aux autres classes de la société ; les hommes avaient rendu mille choses tabou pour les femmes ; les cocos, certains poissons, les bananes, étaient tabou pour elles ; elles ne pouvaient rester dans l'appartement où mangeaient les hommes.

Tamea-Mea, comme je viens de le dire, rendit moins sévère la pénalité attachée à l'infraction du tabou ; mais ce ne fut que sous le règne de Rio-Rio que le tabou fut entièrement aboli. Les femmes surtout et le peuple recueillirent les fruits de cette réforme religieuse, due à l'influence que les missionnaires américains commençaient à exercer sur l'esprit des chefs du gouvernement. Cependant un cri d'horreur s'éleva dans toutes les îles, lorsque le grand prêtre lui-même proclama l'abolition du tabou : mais cette population, si douce et si facile à conduire, eut bientôt oublié ses dieux de bois ; elle renversa elle-même les idoles

qu'elle avait si long-temps rougies de sang humain, et, suivant l'exemple des chefs, elle se prosterna en foule devant les autels du nouveau dieu. La régente Kaahou-Manou fut une des premières à embrasser le christianisme et favorisa de tout son pouvoir les efforts que firent les missionnaires pour établir et propager la religion chrétienne.

Ce fut peu de temps après cette époque, en 1827, je crois, que deux missionnaires catholiques, MM. Bachelot et Short, arrivèrent à Honolulu ; ils s'y établirent d'abord sans opposition, et, au dire de tous les habitans, leur conduite publique et privée fut toujours exemplaire. Doux, affables, humbles, se livrant sans ambition et sans arrière-pensée à leur œuvre de régénération, ils eurent bientôt fait un grand nombre de prosélytes. Les missionnaires protestans commencèrent alors à croire que la concurrence des missionnaires catholiques pouvait devenir dangereuse et prirent des mesures pour l'arrêter. Un jour, en 1832, les deux missionnaires furent arrachés de leur domicile, par ordre de Kaahou-Manou, mis à bord d'un bâtiment du pays, et, après un mois de traversée, pendant lequel ils souffrirent les plus grandes privations, ils furent déposés sur la côte de Californie, à quarante milles de toute habitation, sans vivres, sans eau, sans armes pour se défendre contre les bêtes féroces.

Je crois que le gouvernement français n'a jamais eu connaissance de cette affaire qui demandait peut-être son intervention ; ces hommes doux et pacifiques ne voulurent pas sans doute attirer sur ce pays la sévérité de notre gouvernement. Peut-être aussi crurent-ils à tort qu'après la révolution de juillet deux pauvres missionnaires persécutés ne seraient pas entendus. Si telle fut leur pensée, ils se trompaient, et la protection de la France ne

leur eût certainement pas manqué, si cette affaire fût parvenue à la connaissance du gouvernement ; ils en trouveront la preuve dans les mesures qui seront sans doute prises pour que de pareils faits ne se renouvellent plus. Nous ne sommes plus aujourd'hui au temps des persécutions religieuses. On m'a assuré que l'ordre d'embarquement et les dispositions qui l'accompagnaient étaient entièrement écrits de la main d'un missionnaire connu à Honolulu. J'ose à peine croire, cependant, que dans le XIX siècle, des hommes appartenant à une nation libre et éclairée aient pu se résoudre à donner un pareil exemple de persécution et d'intolérance. MM. Bachelot et Short sont encore, m'a-t-on dit, en Californie.

C'est la crainte que l'objet de l'arrivée de la Bonite ne fût de demander satisfaction et réparation de cette injustice, qui répandit l'alarme dans la ville d'Honolulu, lorsqu'on aperçut le pavillon tricolore. Quelques jours auparavant, un missionnaire catholique irlandais, M. Welch, était arrivé à Oahou : il avait reçu l'ordre verbal de repartir immédiatement ; mais, d'après l'avis du consul anglais, il avait refusé d'obéir à moins qu'on ne lui en donnât l'ordre par écrit. Cet ordre devait lui être remis le jour même de notre arrivée ; mais la présence de la Bonite changea sans doute les dispositions de Kinao : l'ordre ne fut pas envoyé, et seize jours après, lors de notre départ, non-seulement M. Welch ne l'avait pas reçu, mais on ne lui avait pas même reparlé de son départ. Comme une corvette anglaise, l'Actéon, entra à Honolulu la veille du jour où nous mîmes à la voile, il est probable que M. Welch n'aura plus été inquiété. Du reste, les prosélytes faits par les deux missionnaires catholiques furent cruellement persécutés. Tous ceux qui n'abjurèrent pas la foi catholique furent incarcérés et

condamnés aux travaux les plus vils. Quelques-uns gémissent encore dans les cachots.

Quand on parla à Kauikeaouli de la violence commise contre les missionnaires catholiques, il répondit que cet acte avait eu lieu sous la régence de Kaahou-Manou, qu'il n'y avait pas eu la moindre part, et que par conséquent il ne pouvait pas en être responsable. Il ajouta ensuite qu'il savait que presque toutes les guerres qui ont agité les états d'Europe provenaient de ce qu'il y avait alors, dans ces états, deux religions rivales. La religion presbytérienne ayant été enseignée la première aux îles Sandwich, on ne pouvait plus, disait-il, en admettre une autre ; c'était ainsi seulement qu'il pourrait conserver la tranquillité dans ses états ; une religion était bien suffisante pour 100 ou 150,000 habitans. Certes, Kauikeaouli, en parlant ainsi, donnait une preuve de grande sagesse, et surtout d'une connaissance de l'histoire que je n'aurais pas soupçonnée en lui. J'approuve parfaitement le principe d'après lequel il parlait ; mais ceux qui lui firent si bien la leçon auraient dû ajouter que les États-Unis sont peut-être le pays du monde où il y a le plus de religions différentes, que cependant les catholiques n'y sont pas persécutés, et que la nation n'est pas, pour des causes de religion, déchirée par la guerre civile ; que c'est l'intolérance qui est la première cause des désordres, et qu'en violant la liberté individuelle des missionnaires catholiques, en les déportant arbitrairement, Kaahou-Manou avait fait un acte odieux d'intolérance ; qu'aucune loi écrite, d'ailleurs, ne faisant de la religion presbytérienne la religion exclusive de l'état, on avait agi, envers les missionnaires catholiques, contre tous les principes de la justice et de l'équité.

La religion presbytérienne est donc aujourd'hui généralement répandue dans toutes les îles Sandwich, c'est-à-dire que les naturels vont, le dimanche, entendre le service divin dans les églises des missionnaires presbytériens ; malheureusement, à bien peu d'exceptions près, cette conversion est presque toujours purement nominale. Les naturels, en effet, ne sont pas encore en état de comprendre leur nouvelle religion ; d'ailleurs on la leur présente sous un aspect trop sévère et trop mystique. Partout où ne résident pas les missionnaires, les insulaires ont conservé, sinon les coutumes barbares de leur ancienne religion, du moins leurs absurdes superstitions. L'œuvre n'est donc encore qu'ébauchée ; mais la force des choses, en dépit du système suivi par les missionnaires, amènera, pour ces populations, ces améliorations morales et matérielles qu'une meilleure direction aurait pu produire beaucoup plus tôt.

Les missionnaires des différentes îles se réunissent tous les ans, à une époque fixe, à Honolulu ; une goélette, qui appartient à la mission, va les chercher dans leurs résidences. C'est une espèce de concile annuel où chacun présente les fruits de son travail de l'année, et où l'on se concerte pour l'avenir. Tous les missionnaires des îles Sandwich sont Américains, de même que tous ceux des îles de la Société (Taïti) sont Anglais : c'est par une espèce de pacte tacite que le clergé de ces deux nations s'est partagé la domination spirituelle, j'ajouterais presque temporelle, des îles de l'Océanie.

La Haina, dans l'île de Mawi, peut être considérée comme la capitale de la mission ; c'est là que les missionnaires ont leur principal établissement et leur high school (grande école), espèce

de pépinière où viennent se former les moniteurs qui vont ensuite aider les missionnaires dans leurs travaux.

Il y a une imprimerie à La Haina, il y en a deux à Honolulu, l'une qui est la propriété des missionnaires, et l'autre qui appartient à l'éditeur d'un journal publié en anglais à Honolulu, le Sandwich islands Gazette. La Gazette des îles Sandwich est un journal hebdomadaire, publié par un Américain, et opposé aux missionnaires. Le Ke Kumu (flambeau, professeur), journal publié en hawaiien par les missionnaires, ne contient que quelques annonces d'arrivées de navires et des extraits d'ouvrages religieux. Je remarquai que, parmi un très grand nombre de livres imprimés en hawaiien qui me tombèrent sous la main, très peu avaient rapport aux progrès de l'industrie ou de la science ; tous, à l'exception de quelques livres contenant des élémens d'arithmétique ou de géographie, traitaient de matières religieuses ; c'étaient des commentaires de la Bible, des catéchismes à l'usage des naturels, ou des livres de psaumes. Certes, je ne nie pas l'utilité de ces ouvrages, ni même leur indispensable nécessité ; mais je ne puis m'expliquer pourquoi les missionnaires qui, dans l'exercice de leurs devoirs de religion, ont toujours témoigné tant de zèle et de persévérance, ont tout-à-fait négligé de donner aux insulaires des notions d'industrie, de mécanique, de fabrication, d'agriculture, notions sans lesquelles les résultats de la civilisation ne peuvent devenir avantageux pour les naturels. Je témoignai ma surprise de ce que je n'avais trouvé chez les chefs aucune connaissance de l'histoire. On me répondit que les naturels n'apprendraient que trop tôt, en lisant l'histoire des autres peuples, à devenir corrompus et pervers ; qu'il valait mieux que la civilisation pénétrât dans ce pays par une voie plus pure, et que les personnes qui s'étaient chargées de cette mission sauraient, quand le

temps en serait venu, faire connaître aux habitans des îles Sandwich l'histoire des peuples de l'ancien monde, en ayant soin d'en élaguer tout ce qui pourrait éveiller en eux des idées corruptrices. En attendant, cette population qui se trouve à chaque instant en rapport avec des matelots déserteurs et des gens sans aveu, et qui ne voit, à bien peu d'exceptions près, que le rebut de notre société, s'empoisonne à ce contact funeste, sans pouvoir opposer au mal cette défense naturelle qu'elle trouverait dans les occupations journalières de l'industrie et dans une éducation plus large et plus libérale.

Le meilleur moyen de rendre chère à ces peuples leur nouvelle religion eût été de leur démontrer que leur existence actuelle ne pouvait que s'améliorer par le changement ; mais ils n'ont, jusqu'à ce jour, éprouvé, de la religion qu'on leur a imposée, que ses privations et ses rigueurs ; elle les soumet à une vie à laquelle ils n'étaient pas habitués, elle leur demande une grande partie du temps qu'ils pourraient consacrer au travail, elle leur défend des jeux et des divertissemens auxquels ils étaient attachés, et en compensation elle ne leur présente que des avantages purement métaphysiques qu'ils ne peuvent ni apprécier ni concevoir.

Au reste, cette population que les premiers navigateurs nous représentent comme si heureuse dans sa nudité, nous a semblé misérable sous les haillons dont la civilisation l'a couverte. Qu'a-t-elle donc gagné au changement ? — Lorsque Cook découvrit les îles Sandwich, il en trouva les habitans gais et heureux. Leur bonheur était matériel, il est vrai ; les jouissances morales leur étaient inconnues ; vivant dans une imprévoyance presque complète, ils n'avaient pas même la conscience de leur dignité d'homme. — On leur a enlevé leur bonheur matériel, sans leur

procurer les jouissances morales. Je sais que c'est ainsi que commence toujours la civilisation, et qu'il faut qu'elle détruise la barbarie pour créer sur ses ruines ; mais a-t-on fait tout ce qu'on devait faire ? A-t-on suivi la marche qu'indiquaient la raison, l'humanité et l'intérêt même de la religion ? Non, sans doute, et tant qu'on ne l'aura pas essayé, les naturels seront fondés à regretter leurs anciens usages et à méconnaître les bienfaits de la civilisation. Ce n'était pas le langage mystique de la Bible qu'il fallait leur faire entendre ; leur esprit n'était pas mûr pour ces sublimes vérités. C'étaient les dogmes fondamentaux de la religion chrétienne qu'il fallait se contenter de leur apprendre, dogmes simples et purs qu'ils auraient facilement compris. Il fallait ensuite travailler au bien-être matériel de la population, se hâter de la faire jouir des fruits de cette civilisation qu'on lui apportait. On aurait dû d'abord user de l'influence illimitée dont on disposait dans les îles pour remplacer par des lois sages et libérales ces institutions despotiques qui livrent au caprice d'un chef la fortune des naturels. Comment les citoyens d'un peuple libre ont-ils pu laisser subsister de pareils abus ? Ont-ils craint d'aller trop loin et de compromettre leur influence ? Eh quoi ! ils ont manié ce peuple comme ils l'ont voulu, ils lui ont enlevé son costume, ses habitudes, sa religion ; ils ont vu le grand-prêtre lui-même proclamer le premier l'impuissance de ses dieux, porter à leur voix la torche sur ces temples et ces idoles par lesquels il gouvernait le peuple ; et ils ont craint de toucher à des lois absurdes faites dans des temps de despotisme et de barbarie, dans des temps, d'ailleurs, où les caprices et la cupidité des chefs étant nécessairement limités, ces lois n'étaient pas, à beaucoup près, aussi oppressives pour le peuple qu'elles le sont devenues aujourd'hui !

En vérité on ne saurait condamner trop sévèrement le système suivi dans les îles Sandwich, quand on en considère les résultats.

Enfin, quand la propriété du citoyen serait devenue inviolable, quand de justes bornes auraient été mises au despotisme des chefs, il fallait favoriser, par tous les moyens possibles, le développement du commerce, de l'industrie et de l'agriculture ; pour cela, on devait appeler, encourager les étrangers. Il ne fallait pas, comme on l'a fait, opposer entrave sur entrave à leur établissement fixe dans le pays. Mais, répondra-t-on, ce sont les étrangers qui ont corrompu la population native. J'en conviens, et c'était là le premier effet que le contact de la civilisation devait produire. C'était un mal inévitable ; mais il fallait y porter le seul remède possible, et le remède était dans la cause même du mal. Ou vous deviez laisser ces populations sauvages comme vous les avez trouvées et vous en éloigner vous-mêmes, ou bien vous deviez les soustraire à l'influence pernicieuse de la seule société européenne qui leur fût connue, et l'affluence d'étrangers industriels, commerçans, agriculteurs, etc., pouvait seule amener ce résultat. Croit-on que ce soit auprès des matelots des bâtimens baleiniers que les sauvages puissent prendre des exemples de morale ?

Les missionnaires ont trouvé cette population sans caractère formé, avec des vices qui n'étaient que superficiels, des mœurs simples et naïves, et une facilité extraordinaire à recevoir des impressions nouvelles. Qu'en ont-ils fait ? Ils croient avoir corrigé les mœurs, et la démoralisation est à son comble, démoralisation de calcul, bien plus odieuse que celle dont ils se vantent d'avoir triomphé ; ils croient avoir fait des chrétiens, et ils n'ont fait que des hypocrites ; ils croient avoir amélioré la position matérielle

des habitans, et ils leur ont fait connaître la misère, qu'ils ne connaissaient pas.

Il y a cependant une vérité incontestable, c'est que les missionnaires ont beaucoup fait pour les peuplades de l'Océanie ; mais ils ont eux-mêmes imposé à leur mission des limites beaucoup trop étroites, ils sont bien loin d'avoir fait tout le bien qu'ils auraient pu faire. À quoi doit-on l'attribuer ? Peut-être à un excès de zèle, peut-être aussi à l'éducation peu libérale qu'ils ont reçue eux-mêmes ; imbus de ce rigorisme religieux si remarquable dans certaines sectes, ils ont souvent perdu de vue le bien temporel de ces peuplades, en cherchant à les faire participer à ces biens spirituels qu'ils mettaient eux-mêmes au-dessus de tout. Ils ont aboli des coutumes barbares et révoltantes pour l'humanité ; ils ont donné aux naturels quelques notions de l'état de la société, mais ils se sont arrêtés à la limite même où la réforme allait produire des résultats utiles. On dirait qu'une arrière-pensée les a constamment dominés. Ainsi ils ont établi des écoles, mais ils ont proscrit l'étude de la langue anglaise. En cela, quel peut avoir été leur but ? Il est évident qu'ils craignaient, comme je l'ai dit, que l'influence des résidens européens ne vînt à contrebalancer la leur. Mais n'était-ce pas là le plus grand obstacle qu'on pût opposer aux progrès de la civilisation, et n'y a-t-il pas évidemment anomalie entre le but qu'on s'est proposé et les moyens qu'on emploie ? Les missionnaires ont-ils voulu, en rendant plus difficiles les communications des naturels avec les étrangers, arrêter la contagion du vice ? Mais tout le monde le sait, — et aux îles Sandwich plus qu'ailleurs on peut s'en convaincre, — le vice n'a pas besoin du langage pour se communiquer, l'exemple seul a suffi pour corrompre ces populations si naïves et si impressionnables.

La population des îles Sandwich a diminué, depuis la découverte, d'une manière effrayante ; elle se trouve réduite aujourd'hui au quart tout au plus de ce qu'elle était lors du premier voyage de Cook. On attribue cette diminution à diverses causes. L'usage des liqueurs fortes a été ici, comme chez toutes les nations sauvages, un poison apporté par les Européens. Des maladies inconnues autrefois ont infecté la population. Le libertinage a dû avoir des suites d'autant plus désastreuses dans ce pays, que la contagion se répandait jusque dans l'intérieur des familles sans qu'on pût employer le moindre remède pour combattre un mal qu'on ne connaissait pas. Une cause de dépopulation, au moins aussi puissante que le libertinage, existe encore dans une maladie dont m'ont parlé plusieurs médecins européens établis depuis longtemps à Honolulu. Cette maladie, qui s'est introduite dans l'île depuis dix ans environ, attaque les femmes en couches, et en enlève six au moins sur dix. Elle s'annonce par des boutons blancs au bord des lèvres ; peu à peu ces boutons gagnent l'intérieur de la gorge, l'estomac, les viscères ; elle commence ordinairement huit ou dix jours avant l'accouchement, et se termine presque toujours par la mort de la femme et de son enfant. Mais quelles que soient les causes qui déciment la population des îles Sandwich, n'est-ce pas une chose surprenante et affligeante à la fois que partout où la civilisation s'est trouvée en contact avec l'état sauvage, ce contact soit devenu mortel pour les populations qu'il devait régénérer ? Partout se sont présentés les mêmes effets, quoique les causes fussent différentes. Fanatique et sanguinaire au Pérou et au Mexique, envahissante aux États-Unis, religieuse et mystique aux îles Sandwich, partout où la civilisation a pénétré, les populations ont disparu devant elle. Que sont devenus ces peuples indiens qui couvraient les vallées de l'Amérique

espagnole ? La civilisation les a tués ; à peine en rencontrez-vous aujourd'hui quelques vestiges dans les classes les plus abjectes de la société. Que reste-t-il, dans les vallées de l'Ohio, du Missouri, du Mississipi, de ces nombreuses tribus qui en habitaient les forêts ? Le voisinage des blancs les a fait disparaître, et bientôt on se demandera si ces nations ont jamais existé. Il en sera de même aux îles Sandwich, la population s'éteindra avant d'être civilisée, soit par cette horrible mortalité qui la ronge, soit parce qu'elle se fondra avec les migrations d'Europe et d'Amérique. C'est cette fusion qu'il faut se hâter d'opérer par tous les moyens possibles, et pour cela il faut donner au pays des lois sages, il faut appeler l'industrie, encourager l'agriculture, favoriser le commerce. Voilà par quels moyens on peut arracher cette malheureuse population à l'état de marasme qui paralyse en elle les principes vitaux. Si l'on ne se hâte, avant peu il n'y aura plus personne à civiliser aux îles Sandwich, si ce n'est les civilisateurs eux-mêmes.

Le gouvernement des îles Sandwich est monarchique et absolu ; il a subi de grandes modifications depuis la découverte. Autrefois, chacune des îles qui composent le groupe connu sous le nom d'îles Sandwich ou Hawaii était gouvernée par un chef particulier, indépendant de ses voisins ; ces divers souverains étaient presque continuellement en guerre ; enfin Tamea-Mea, héritier de la souveraineté de l'île d'Owhyhee, commença cette série de conquêtes qui le rendirent roi absolu de toutes les îles Sandwich.

Tamea-Mea était doué d'un grand talent d'observation et surtout d'une persévérance remarquable ; il reconnut bientôt quel puissant secours il pouvait trouver chez les Européens, qui commençaient alors à visiter ces îles, et son premier soin fut d'en at-

tacher plusieurs à son service. À sa mort, qui eut lieu en 1819, son fils Rio-Rio monta sur le trône ; quelques symptômes d'insurrection se manifestèrent à Atooï, mais ils furent immédiatement comprimés par la présence de Rio-Rio qui, seul avec un compagnon dévoué, traversa la mer et alla trouver son compétiteur. Celui-ci, plein d'admiration pour une si noble confiance, le reconnut comme son souverain. Ce fut Rio-Rio qui abolit l'ancien culte, auquel Tamea-Mea, par conviction ou par politique, n'avait jamais voulu qu'on portât la moindre atteinte. Rio-Rio abolit également le tabou. À cette époque, les missionnaires commencèrent à exercer une grande prépondérance. Cette prépondérance n'eut plus de bornes à la mort de Rio-Rio, qui, en 1824, alla mourir en Angleterre. Kaahou-Manou, femme de Tamea-Mea, et régente pendant la minorité de Kauikeaouli, porta dans la pratique de sa nouvelle religion un zèle qui alla jusqu'au fanatisme, et se laissa entièrement guider par les missionnaires.

Àla mort de Kaahou-Manou, Kinao, sa fille, qui lui succéda dans la régence des îles Sandwich, dominée par le même ascendant, adopta aveuglément toutes les mesures qui lui furent dictées par la mission, et l'autorité des missionnaires fit loi dans le pays. J'ai déjà dit que la majorité de Kauikeaouli n'apporta aucun changement à ce système. Habitué à plier sous la volonté de sa sœur, il n'a pas jusqu'à ce jour fait acte de pouvoir. Cependant son aversion bien connue pour les innovations, quelques velléités d'indépendance qu'on crut reconnaître en lui, firent naître chez les chefs du parti de la régente l'idée de l'enlever d'Oahou, et de le transporter à Mawi, l'île du groupe la plus dévouée au nouveau système. Kauikeaouli fut instruit de ce projet par le départ presque simultané de tous ses serviteurs. Dans cette circonstance critique, il s'adressa aux étrangers résidant à Honolulu : ceux-ci

lui promirent de le soutenir, et leur résolution, bien connue du parti opposé, fit avorter le projet. Kauikeaouli peut donc trouver, quand il voudra ou saura en faire usage, de grands élémens de force dans l'appui que lui prêteront les étrangers. Ceci se passait en 1832. À cette époque parurent deux documens ou proclamations, l'une de Kinao et l'autre de Kauikeaouli, qui atteignait alors l'époque de sa majorité. Ces deux pièces, imprimées en hawaiien, étaient une espèce de déclaration de leurs droits respectifs mais, de la part de Kauikeaouli, ce ne fut qu'une vaine formule, et il retomba bientôt sous le joug de sa sœur.

Peu de temps après, l'idée fut suggérée, on ne sait par qui, à Kauikeaouli d'entreprendre la conquête des nouvelles Hébrides. Son intention, dit-on, était, en cas de réussite, d'abandonner les îles Sandwich avec toute sa cour et d'aller fonder un nouveau trône dans le pays conquis. Deux bricks furent consacrés à cette expédition : Boki, un des généraux de Tamea-Mea et gouverneur de Oahou, dut la commander ; mais l'entreprise fut on ne peut plus malheureuse ; un des bricks, à bord duquel se trouvait Boki, fut entraîné au large par un fort coup de vent du sud, et on n'en a jamais eu de nouvelles. L'équipage du second brick, l'Harrietta, au nombre de plus de cent hommes, périt tout entier victime d'une épidémie, avant d'être parvenu à sa destination ; on fut obligé d'envoyer un nouvel équipage d'Honolulu pour ramener le brick des îles Viti ou Fidji, où il avait été abandonné.

Aujourd'hui les choses sont à peu près au même point qu'en 1832. Kauikeaouli semble chercher à s'aveugler sur la dépendance où le tient sa sœur, et pendant qu'il se livre à la dissipation d'une vie toute matérielle, Kinao gouverne, ou plutôt les missionnaires règnent en son nom.

Au reste, les rouages du gouvernement sont on ne peut plus simples. Le roi ordonne, et les sujets obéissent sans que les lois du souverain aient besoin de commentaires. Aujourd'hui, ce pouvoir absolu n'est que très peu tempéré par les dispositions des missionnaires, qui se sont plus attachés à la propagation de leur religion qu'au bien-être temporel du peuple. Les réglemens introduits par eux sont exclusivement religieux ; cependant ils se sont constamment opposés à toutes les mesures qui, en donnant de la sécurité aux étrangers, pouvaient les engager à former dans le pays des établissemens considérables de commerce et d'agriculture.

Sous le roi, des gouverneurs administrent les différentes îles. Ce sont de hauts et puissans seigneurs, soumis de nom seulement à l'autorité du souverain, pour le compte duquel ils perçoivent la capitation ; mais une bien faible partie des valeurs reçues va à Honolulu. Il serait peut-être difficile d'obtenir des comptes ; Kouakini, par exemple, est aussi souverain à l'île d'Owhyhee que Kauikeaouli lui-même ; cependant l'autorité royale est partout reconnue. Il y a quarante ans, la haute puissance de Tamea-Mea comprimait toutes les idées d'indépendance qui pouvaient menacer l'intégrité de sa couronne ; aujourd'hui, l'union des missionnaires et leur accord dans toutes les mesures nécessaires au maintien de cette unité de pouvoir produisent le même résultat. Il y a donc peu d'apparence qu'il survienne, du moins dans un avenir rapproché, des révolutions qui changent la forme du gouvernement des îles Sandwich ; il est facile toutefois de prévoir quelle sera l'issue de la lutte qui s'est engagée entre les missionnaires et les résidens européens. Quelques efforts que fassent les premiers pour éloigner ce moment, le jour viendra, je n'en doute pas, où le nombre des étrangers, en augmentant à mesure

que s'accroîtront les ressources du pays, paralysera toutes les mesures des missionnaires, et ouvrira ces contrées à un système d'administration plus large et plus productif.

J'ajouterai quelques mots sur les lois qui régissent aujourd'hui les îles Sandwich, et sur l'administration de la justice. Le code d'Hawaii contient dix articles. C'est une espèce de commentaire du décalogue, ou plutôt la loi naturelle amplifiée et dénaturée par la civilisation. Chaque délit est puni d'un temps plus ou moins long d'emprisonnement ou de travaux forcés ; mais il n'en est aucun qui ne puisse être racheté pour une somme plus ou moins forte. Le meurtre avec préméditation seul n'admet pas de compensation en argent et est puni de mort ; cependant la préméditation peut être si facilement écartée, que la loi devient illusoire : elle fait payer 200 piastres (1000 francs) la vie d'un homme, et tout homme pouvant disposer de 50 piastres peut commettre un viol. On voit que la morale publique n'est pas taxée très haut. Du reste, la part de la civilisation dans ce code n'est pas ce qu'il contient de plus moral.

Il y a trois juges à Honolulu, et un juge dans chaque district : ils vivent du produit de leur balance, et ce n'est pas un revenu stérile, car le quart et quelquefois le tiers de toutes les amendes payées reviennent au juge. Par exemple, si un homme marié commet un adultère avec une femme mariée, l'amende est de 15 piastres (75 francs) pour chacun des deux coupables. L'homme paie 15 piastres, dont 5 au juge et 10 au mari de la femme ; la femme adultère paie de son côté 15 autres piastres, dont 5 au juge et 10 à la femme de son complice. Il en est de même des actions civiles ; le juge prélève un quart de la valeur en litige.

Lorsqu'un étranger commet un délit, il est jugé par un jury composé également d'étrangers et de naturels. Les juges ne font alors qu'appliquer la loi ; mais, lorsqu'une action civile leur est soumise, ils jugent d'après leurs propres lumières et en dernier ressort. Il va sans dire que les étrangers ne s'adressent jamais à ce tribunal, toutes les difficultés qui peuvent s'élever entre eux sont jugées par arbitres.

Il n'y a pas, aux îles Sandwich, de charte pour le peuple, rien qui limite l'autorité du roi ou des chefs. Le roi est maître absolu du sol et de tout ce qu'il produit. Ce n'est que par sa permission que les habitans vivent sur la terre et des fruits de la terre ; il a donc le droit de disposer de tout ce qui leur appartient. Cependant, à défaut de stipulations écrites, il y a des usages établis et auxquels, jusqu'à ce jour, on n'a dérogé que rarement. Ainsi, quoiqu'à la mort du possesseur d'une terre, cette terre revienne de droit au roi, celui-ci permet, cependant, presque toujours que le fils du défunt hérite de la cabane et du champ de son père ; mais, je le répète, ce n'est là qu'une concession, et non pas un droit.

Il n'y a pas non plus, aux Îles Sandwich, de système de contributions bien fixe ; mais il est convenu, aujourd'hui, que chaque naturel doit payer au roi un impôt ou capitation d'une piastre par homme et d'une demi-piastre par femme ou enfant haut de quatre pieds ; tout enfant au-dessous de cette taille est exempt de ce droit. En outre, le roi prélève la moitié de la valeur de toutes les ventes opérées par les naturels, c'est-à-dire que si une poule, par exemple, est vendue 50 sous, 25 sous sont payés au roi. Il y a ensuite deux jours par semaine consacrés à la culture des terres

du roi ou des chefs ; enfin, le roi peut mettre en réquisition tout ce qui est à sa convenance chez ses sujets.

Voilà tout ce que la civilisation a fait pour ce peuple ; il faut avouer que le premier soin des civilisateurs aurait dû être de modifier des lois aussi barbares.

Le commerce des îles Sandwich est encore peu important. Le pays, ne produisant que peu de chose, ne peut, par conséquent, consommer que de faibles valeurs. Le commerce se fait presque exclusivement par quelques bâtimens américains ou anglais qui viennent directement à Honolulu, ou qui touchent à ce port, soit dans le trajet des républiques de la mer du Sud à la mer de Chine soit en allant à la côte nord-ouest d'Amérique ou en Californie. Quelques-uns y déposent la totalité de leur chargement pour fournir aux besoins de la consommation du pays, ou l'y mettre seulement en entrepôt, afin d'attendre une chance favorable pour le transporter sur les marchés de la Californie.

Quelques maisons américaines se sont établies, depuis quelques années, à Honolulu ; elles sont au nombre de quatre ou cinq, et ne font que des affaires peu considérables. Il n'y a qu'une seule maison anglaise ; encore est-elle de très peu d'importance. Le commerce français a paru, à de longs intervalles, aux îles Sandwich ; mais le hasard seul l'y a conduit, et aucune opération directe, depuis celle qui fut faite en 1826 par une maison de Bordeaux, à l'instigation de Rives, médecin de Tamea-Mea, qui avait accompagné Rio-Rio en Angleterre, n'a été dirigée de France vers ce pays.

La consommation des îles Sandwich ne va pas au-delà de 4 ou 500,000 fr., et la somme totale des importations, soit pour la

consommation, soit en entrepôt, s'élève à peine à 200,000 piastres (fr. 1,000,000).

La consommation du pays consiste en quelques toiles de coton blanches, écrues et imprimées, en quincaillerie, planches, bois, poutres, sucre, café, liqueurs fortes, etc. ; l'importation des objets de luxe et de demi-luxe se borne à ce que peuvent consommer cinq ou six cents Européens ou Américains du nord, généralement assez pauvres, qui résident dans les différentes îles. Les Américains portent aux îles Sandwich des cotons blancs et écrus, des savons, des habillemens faits pour hommes et femmes, de la farine, du rum, quelques vins et autres articles français, etc. ; les chargemens anglais se composent principalement d'indiennes, cotons blancs, toile à voiles, cordage, quincaillerie, fourniture, pour les navires, etc. ; les planches et poutres viennent de la Nouvelle-Zélande, le sucre des îles de la Société (Taïti) ou du Pérou.

Les îles Sandwich donnent, en échange de ces importations, du bois de sandal, des provisions de bouche, un peu d'huile de kukui, qui est d'une qualité excellente pour brûler, parfaitement limpide et sans odeur, et de l'argent, qu'elles reçoivent des bâtimens qui viennent y renouveler leurs vivres. Mais elles pourront produire, aussitôt que l'industrie agricole s'y sera développée, toutes les denrées appelées coloniales, et leur commerce, limité aujourd'hui, devra nécessairement s'étendre à mesure qu'elles pourront offrir plus de produits en échange. Aujourd'hui, la plus grande ressource commerciale des îles Sandwich est dans l'affluence des bâtimens baleiniers qui croisent sur les côtes du Japon, et qui viennent deux fois par an, en février et en octobre, au port d'Honolulu, pour y réparer leurs avaries et y faire des provisions qu'ils y trouvent très bonnes et à bon marché. Il entre,

chaque année, à Honolulu, environ cinquante à soixante baleiniers américains, et vingt à vingt-cinq baleiniers anglais. On a calculé que les dépenses de chaque navire baleinier s'élevaient, dans une relâche, à environ 500 piastres (2500 francs) faisant un total de 35 à 40,000 piastres (175 à 200,000 francs).

Le bois de sandal est devenu très rare aujourd'hui ; il faut aller le chercher par des routes presque impraticables. Pendant les premières années de l'exploitation, les forêts de sandal furent coupées sans discernement et sans précaution ; c'était un trésor dont les chefs ne connaissaient pas la valeur et dont ils abusèrent quand ils la connurent. Il est aujourd'hui presque impossible de se procurer un chargement complet de ce bois précieux ; c'est à peine si de faibles parties peuvent en être amenées au rivage. Si, dès à présent, on mettait quelque ordre dans les coupes, si le bois de sandal enfin était exploité sagement, il pourrait encore, dans quelques années, offrir au commerce une branche assez riche d'exportation ; mais il ne faut pas l'espérer. La pauvreté des chefs, jointe aux passions qu'on a éveillées en eux, s'y oppose ; aujourd'hui surtout, qu'ils voient que cette ressource va leur manquer, ils se hâtent de l'épuiser par tous les moyens possibles.

Mais, comme je l'ai dit tout à l'heure, les plus grandes richesses des îles Sandwich sont encore enfouies dans la terre, et l'industrie seule des Européens et des Américains du nord peut les livrer au commerce ; car la population elle-même est bien loin de posséder cette persévérance et cette énergie qui sont nécessaires pour mener à bien de grands établissemens agricoles. Si les terres des îles Sandwich restent livrées exclusivement à l'exploitation des naturels, des siècles s'écouleront avant qu'ils aient le talent ou le courage d'en tirer parti. On ne donne pas tout d'un

coup à des populations habituées à vivre au jour le jour et presque sans peine, l'amour du travail et l'industrie qui seule peut le rendre utile. Jusqu'à ce jour donc, aux îles Sandwich, l'agriculture n'a pas fait un pas vers le progrès, et ces terres fertiles attendent les bras qui devront les rendre productives. Chaque naturel vit dans sa case, cultive la quantité de taro qui lui est nécessaire, se contentant d'élever quelques volailles et des cochons qu'il vend aux navires qui visitent les îles ; avec le prix de la vente, il paie la capitation due au roi et se procure des étoffes ou des liqueurs fortes Mais cette ressource n'appartient qu'à l'aristocratie du pays ; au-dessous de cette classe, qui a déjà acquis quelque industrie, est la population presque générale des îles Sandwich, qui vit encore comme elle vivait avant la découverte, avec beaucoup plus de misère toutefois, et des redevances plus fortes à payer aux chefs.

C'est donc à l'avenir de développer les ressources territoriales et commerciales des îles Sandwich. Placées au centre du grand Océan pacifique septentrional, elles sont là comme un relais au milieu de cette immense mer qui sépare l'Inde et la Chine de l'Amérique méridionale ; elles acquerront de l'importance à mesure que les relations entre les deux continens se développeront. Si l'isthme de Panama s'ouvre, les îles Sandwich deviendront nécessairement un des points les plus intéressans du globe, puisqu'aux ressources dont je viens de parler, elles joindront l'avantage d'être situées sur la grande route de l'Europe à l'Inde ; elles deviendront l'entrepôt naturel, le point de station du commerce qui se fera par cette nouvelle voie ; c'est là que viendront aboutir toutes les marchandises destinées à la Chine, aux Philippines, à l'Inde chinoise, à la côte nord-ouest d'Amérique, à la Californie, etc. Si à cette situation avantageuse on joint un sol fertile et un

climat sain, on ne doutera pas que les îles Sandwich ne soient destinées à devenir un jour une station commerciale très importante.

Cet avenir peut n'être pas aussi éloigné qu'on serait d'abord disposé à le croire. L'idée d'ouvrir un canal à travers l'isthme de Panama n'est pas nouvelle, et la possibilité de la mettre à exécution a été plus d'une fois démontrée, quoi qu'en aient dit de savans géologues : cette élévation qu'ils supposent aux eaux de l'Océan pacifique et qui mettrait en danger les côtes de l'autre continent est une chimère ; et, cette crainte fût-elle fondée, la difficulté des moyens à employer pour retenir les eaux par des écluses ne pourrait se comparer aux obstacles que l'on aurait vaincus pour ouvrir le canal. Il y a deux ans, un projet de canalisation proposé au gouvernement de la Nouvelle-Grenade, projet bien conçu, mais qui malheureusement n'était pas praticable par plusieurs raisons qui se rattachaient à une des parties contractantes, fut accepté par ce gouvernement ; on faisait à l'entrepreneur des avantages immenses. Je ne doute pas qu'il n'accédât très volontiers à un projet de même nature, dont l'exécution lui semblerait assurée par la moralité et la puissance de la compagnie qui entreprendrait ce magnifique travail. Il y a peu d'années, une compagnie américaine proposa de construire un chemin de fer qui irait de Chagres à Panama, traversant ainsi l'isthme dans toute sa largeur ; le projet dont j'ai parlé tout à l'heure vint se jeter au travers de cette entreprise, et je ne sais ce qui en est advenu. Mais, quoique l'ouverture d'un canal me paraisse beaucoup plus avantageuse que la construction d'un chemin de fer, ce moyen secondaire de transport ne laisserait pas d'avoir une influence immense sur la situation des îles Sandwich ; car il s'établirait sans doute immédiatement des lignes de paquebots qui

iraient prendre les marchandises déposées à Panama et les transporteraient soit dans les diverses républiques espagnoles, soit dans les mers de Chine et de l'Inde.

D'autres circonstances peuvent encore, d'un moment à l'autre, donner une grande importance de position aux îles Sandwich, et rendre cette relâche très intéressante pour notre navigation commerciale. Notre commerce se trouve, pour ainsi dire, banni des marchés de l'Inde et de l'Indo-Chine par les difficultés qu'éprouvent nos bâtimens à s'y procurer des chargemens de retour. La consommation du thé et de l'indigo est limitée en France, et un nombre déterminé de chargemens de ces denrées approvisionne nos marchés pour bien long-temps. D'un autre côté, les bénéfices que nos bâtimens pourraient faire sur les marchandises importées dans les mers de Chine et de l'Inde ne peuvent pas être assez considérables pour indemniser nos armateurs des pertes que leur fait éprouver un navire revenant à vide après un si long voyage. Aujourd'hui surtout que la concurrence manufacturière est si grande, les nations dont les navires ont des chargemens de retour assurés, nous offriraient une rivalité contre laquelle nous ne pourrions lutter. Nous nous trouvons donc dans la nécessité de proportionner nos expéditions pour l'Inde au nombre de navires que nécessite en France l'importation du thé, de l'indigo et autres denrées de cette contrée. Il est vrai que Bourbon et ce que nous appelons nos possessions dans l'Inde nous offrent quelques sucres pour chargemens de retour ; mais, outre que cette ressource est bien faible, nous avons un commerce direct avec Bourbon qui suffit à l'exportation des produits du pays, et, dans tous les cas, le fret qu'y pourraient trouver ceux de nos bâtimens qui vont en Chine, est soumis à des chances trop fortes pour qu'on puisse y avoir confiance.

Il est donc clair que, si nous trouvions des frets de retour assurés dans l'Inde et en Chine, nous pourrions y envoyer un bien plus grand nombre de navires et augmenter considérablement dans ces pays la consommation de nos articles, qui y sont généralement appréciés. Ici se présente une question qu'on a souvent agitée et sur laquelle je reviendrai plus tard, parce qu'elle est vitale pour notre commerce en Chine et dans l'Inde, et parce que je crois que les véritables intérêts de nos manufactures ont été méconnus jusqu'à ce jour. Je veux parler de l'admission des sucres de Manille et de la Cochinchine avec des droits proportionnés à ceux que paient nos sucres coloniaux. Lorsqu'en 1817 les droits d'entrée sur les sucres de la mer de Chine furent diminués, notre commerce, voyant s'ouvrir pour lui des débouchés qu'il appelait depuis long-temps de tous ses vœux, se porta avec ardeur vers l'Inde, et on vit jusqu'à quinze et vingt bâtimens français dans la baie de Manille. Ce moment de prospérité commerciale ne dura pas ; les intérêts de notre commerce, de notre navigation et de nos manufactures furent sacrifiés, suivant mon opinion, à des intérêts bien moins importans.

Je me suis souvent demandé pourquoi, avec toutes nos ressources territoriales, avec le bon marché de la main-d'œuvre en France comparé au prix de la main-d'œuvre en Angleterre, et avec mille autres causes de succès, nous nous trouvons partout en arrière des autres nations commerciales ; pourquoi, enfin, nous n'arrivons jamais que les derniers, glanant seulement là où les autres ont moissonné. Quand j'ai vu par mes propres yeux, je me suis toujours convaincu qu'il ne manque à la France, pour rivaliser heureusement avec l'Angleterre et les États-Unis, que la ferme volonté de réussir et une déviation rationnelle du système suivi jusqu'à ce jour. Nous ne sentons peut-être pas assez toute

l'importance d'une grande prospérité commerciale, quoique, cependant, nos yeux se soient ouverts depuis quelques années, et que nous ayons manifesté une sollicitude qui a peut-être trop respecté encore de vieux préjugés dont l'influence pernicieuse semble démontrée aujourd'hui.

Le consul anglais eut la bonté de me communiquer un état de mouvement commercial du port de Honolulu, le seul de tous ceux des îles Sandwich qui soit habituellement fréquenté par les navires étrangers. Cet état embrasse les années 1830, 31, 32, 33, 34 et 35, et donne une idée assez exacte des relations de ce pays ; mais, je le répète, on aurait tort de juger de l'importance commerciale que les îles Sandwich pourront acquérir, par ce qu'elles sont aujourd'hui : les circonstances que je viens d'énumérer et d'autres encore pourront développer rapidement les ressources qu'elles renferment, et en faire un entrepôt important, sinon un marché considérable, pour les marchandises européennes.

La position géographique des îles Sandwich appelle encore sur elles l'intérêt sous un autre point de vue ; placées, quoiqu'à une grande distance, en regard des possessions russes du Kamstchatka, elles ont, depuis long-temps, attiré l'attention du gouvernement moscovite. Sur dix-huit bâtimens de guerre qui ont visité ces îles depuis 1825, on compte quatre bâtimens russes. Si une guerre venait à se déclarer entre l'Angleterre et la Russie, nul doute que chacune de ces deux puissances ne cherchât à s'en emparer, dans le but d'en faire une station militaire et un lieu de refuge pour ses bâtimens de guerre et ses corsaires.

Il est vrai que l'influence américaine domine aujourd'hui aux îles Sandwich, elle est exercée par les missionnaires, qui viennent tous des États-Unis ; le commerce y est également fait par l'Amé-

rique. Cependant je n'ai jamais pu croire que l'Angleterre, si habile à apprécier les divers points militaires du globe, et à s'en emparer lorsqu'ils peuvent lui être utiles, n'ait pas senti l'importance qu'auraient, sous ce point de vue, les îles Sandwich, si une guerre venait à éclater entre elle et la Russie ; je n'ai jamais pu croire qu'elle s'endormît au moment même où l'imminence de ce danger se faisait sentir, et qu'elle consentît à abandonner ses droits aux autres nations, lorsqu'en les réclamant en temps opportun, elle conservait une apparence de légalité. Elle a dû considérer, depuis long-temps, avec intérêt le port de Honolulu, port fortifié, dont l'entrée étroite et difficile peut être si aisément défendue, et qui, entre les mains d'une nation ennemie, deviendrait un puissant sujet d'alarmes pour le commerce anglais dans l'Inde. Je conçois très bien que l'Angleterre, qui regarde les îles Sandwich comme étant soumises à sa suzeraineté par suite de la cession qui en fut faite à Vancouver par Tamea-Mea, acte sans valeur réelle, si l'on veut, mais qui n'en servira pas moins de prétexte quand l'Angleterre jugera l'occupation nécessaire ; je conçois, dis-je, que l'Angleterre n'ait pas reconnu jusqu'à ce jour la nécessité d'établir une garnison à Honolulu, cette garnison lui aurait coûté beaucoup d'argent et eût été entièrement inutile dans les circonstances actuelles ; mais je suis bien persuadé qu'elle a les yeux constamment ouverts sur les îles Sandwich, et qu'elle apprécie toute l'importance que cette position peut offrir en cas de guerre.

Les relations politiques des îles Sandwich avec les gouvernemens des nations civilisées se bornent, jusqu'à ce jour, à deux actes : le premier est celui par lequel, le 25 février 1794, Tamea-Mea se reconnut, lui et les siens, sujets de S. M. B. Le second acte politique est le traité de commerce signé le 23 décembre 1826,

entre Kauikeaouli et le gouvernement des États-Unis. La teneur de ce traité n'implique aucun avantage exclusif pour les Américains ; elle assure seulement la protection du gouvernement des îles Sandwich aux citoyens et aux propriétés des citoyens des États-Unis, contre tous ennemis, en cas de guerre ; il consacre l'admission, dans les ports des îles Sandwich, des bâtimens américains, et leurs droits à commercer avec la population de ces îles. Les articles suivans établissent certaines règles pour le sauvetage des navires américains qui feraient naufrage sur les côtes des îles Sandwich et pour l'arrestation des déserteurs ; le traité se termine enfin par la clause usuelle : que le commerce américain jouira de tous les avantages qui pourraient être accordés à la nation la plus favorisée, stipulant, sur ce point, pleine réciprocité pour le commerce des îles Sandwich avec les États-Unis.

Les Anglais n'ont pas voulu faire un traité avec un pays dont ils se regardent comme les suzerains, car ce traité aurait remis leurs droits en litige ; ils se sont donc abstenus de tout acte politique avec le gouvernement sandwichien, depuis l'acte de cession. Les Américains, au contraire, pressentant qu'un jour les Anglais pourront faire valoir leurs droits acquis sur les îles Sandwich, ont voulu consacrer par un traité les avantages dont ils jouissent aujourd'hui, et qu'ils auraient pu se voir enlever peut-être par la prise de possession d'un autre gouvernement. Ce traité doit être alors pour eux une garantie. Les Américains ont été guidés en cela par une sage prévoyance ; ils ont reconnu toute l'importance commerciale qu'acquerront les îles Sandwich, et ont voulu mettre leur commerce à l'abri d'une révolution dans le gouvernement.

Ne devrions-nous pas profiter de leur exemple et nous assurer par un traité les avantages que la position géographique des îles Sandwich pourra, par la suite, offrir à notre commerce ? Peut-être, plus tard, ne sera-t-il plus temps de le faire. Il est certain qu'aujourd'hui un traité de commerce avec les gouvernemens des îles de l'Océanie n'intéresserait que très peu notre navigation commerciale ; mais ce serait un document qui resterait dans nos archives jusqu'au jour où l'occasion se présentera d'en faire usage.

Le traité passé entre les États-Unis et les îles Sandwich est incomplet, et, tout en s'occupant des relations commerciales de ses compatriotes, l'agent américain n'a pas bien apprécié les circonstances où se trouve le pays avec lequel il traitait ; il n'a pas songé aux établissemens déjà formés aux îles Sandwich par les Américains, ni à ceux qu'un accroissement de commerce tendrait nécessairement à y faire naître. Les établissemens existans ont été fondés sans précautions préalables, chacun occupant un terrain cédé, disent les propriétaires, par le gouvernement des îles, mais sans acte ostensible. Aujourd'hui, ce gouvernement, s'appuyant sur les anciennes lois du pays, se déclare propriétaire exclusif de toutes les terres, et il y comprend celles où des étrangers ont formé des établissemens, leur permettant bien d'y demeurer leur vie durant, mais sous condition que les terrains et les bâtisses reviendront à la couronne, lorsque le résident actuel viendra à mourir ou à abandonner le pays pour une cause quelconque. Le gouvernement a déclaré, en outre, qu'aucun étranger ne pourrait être propriétaire de terres aux îles Sandwich, mesure qui lui a été dictée et dont on n'a pas bien calculé la pernicieuse influence.

Cette déclaration du gouvernement a arrêté tout l'essor que l'industrie agricole pouvait prendre aux îles Sandwich, et a inspiré au commerce une défiance qui ne peut qu'en paralyser les progrès. Les étrangers qui voudraient cultiver une terre, y former les établissemens nécessaires, y faire, enfin, de grandes dépenses, sont arrêtés par la certitude que, si une maladie ou un motif quelconque les forçait à quitter le pays, ils perdraient tout d'un coup le fruit de leurs travaux, que leur mort, d'ailleurs, enlèverait à leurs enfans. Ceux qui s'établissent dans ces îles, ayant toujours à tenir compte de l'éventualité d'un abandon obligé, proportionnent leurs dépenses d'installation aux chances de succès que peut offrir un établissement passager. L'agriculture n'a donc fait aucun progrès, et, au lieu des établissemens immenses qu'un système plus large eût créés, on ne voit, dans les fertiles plaines des îles Sandwich, que l'ancienne culture du taro, telle qu'elle était avant la découverte. Le système suivi par le gouvernement inspire aussi de la défiance ; il montre qu'il y a déjà, chez ces populations nouvelles, jalousie de l'étranger, et il ne fait pas bien augurer des dispositions futures.

Il y a cependant une vérité incontestable pour tous, c'est que ce pays ne peut plus s'accommoder de son ancienne existence ; la population est entrée dans une nouvelle vie ; ses besoins se sont multipliés, et l'industrie seule peut lui fournir les moyens d'y satisfaire. Si on paralyse les ressources du pays, on l'expose à une démoralisation complète, dont les effets commencent déjà à se faire sentir d'une manière effrayante.

D'un autre côté, il y aurait injustice à exiger que chacun eût la liberté de bâtir et de planter sur les terres du gouvernement, sans les avoir, au préalable, achetées. Mais à quoi conduira le système

actuellement en vigueur, ce système qui éloigne et décourage l'industrie étrangère ? À la non production presque absolue des terres. La population de Oahou (je cite cette île parce qu'elle est une des plus peuplées) est de 20,000 ames, et la superficie de l'île, en plaines, coteaux et montagnes, est d'au moins 600 lieues carrées. La millième partie peut-être en est cultivée aujourd'hui. Sont-ce ces peuplades encore sauvages qui sauront tirer de cette terre les trésors qu'elle renferme ? Sont-ce ces hommes qui deviendront propriétaires actifs et qui sauront appeler des planteurs habiles de l'Inde, de l'Amérique ou de l'Europe, et les diriger ? D'ailleurs, cette population native, qui a déjà diminué dans une si terrible progression depuis quarante ans, ne diminuera-t-elle pas encore par les mêmes causes ? Ne subira-t-elle pas le sort de toutes ces peuplades sauvages que le contact de la civilisation a frappées de mort, et qui ont disparu de la surface de la terre avant l'accomplissement de l'œuvre de régénération ?

Lorsque nous arrivâmes à Honolulu, nous y trouvâmes la corvette américaine Peacock, ayant à bord le commodore Kennedy. M. Edwards avait été envoyé par le gouvernement des États-Unis pour régler divers points commerciaux avec certains états de l'Inde, et assurer la stabilité des établissemens de commerce aux îles Sandwich. Mais, M. Edwards étant mort dans l'Inde avant son arrivée à Honolulu, le commodore Kennedy continua son voyage et suivit les instructions reçues par M. Edwards. Le principal objet de sa mission était l'interprétation à donner au traité passé entre le gouvernement des États-Unis et celui des îles Sandwich. Ce traité était interprété de différentes manières par les naturels et les Américains ; ceux-ci prétendaient que les terrains sur lesquels ils avaient fait bâtir des maisons étaient devenus leur propriété ; le gouvernement des îles Sandwich déclarait,

ainsi que je viens de le dire, que les Américains et autres étrangers, ayant bâti sur des terrains qui ne leur appartenaient pas, n'avaient aucun droit à la propriété ; que c'était un grand acte de condescendance que de leur en laisser la jouissance pendant le temps de leur séjour dans le pays, et que, lorsqu'ils viendraient à le quitter, l'état devait rentrer en possession d'une propriété sur laquelle il conservait tous ses droits. M. Kennedy fit tous ses efforts pour que l'on consacrât par des articles additionnels au traité le principe soutenu par ses compatriotes ; mais il y eut des entraves. À la première conférence, on était tombé d'accord sur tous les points ; le lendemain les articles additionnels devaient être signés. Le lendemain, non-seulement le gouvernement de Honolulu refusait d'accéder aux demandes de M. Kennedy ; mais il déclarait formellement qu'il était décidé à ne pas souffrir que des étrangers devinssent propriétaires aux îles Sandwich, à quelque titre que ce fût. Le commodore Kennedy, n'ayant pas d'instructions spéciales pour agir en cette circonstance, partit fort mécontent, menaçant, dit-on, le gouvernement des îles Sandwich de l'intervention efficace des États-Unis.

On attribue le refus du gouvernement de Honolulu aux missionnaires, qui, dans un sens, à mon avis, ont soutenu ou engagé le gouvernement à soutenir un principe dont l'équité ne peut se nier. La prétention d'être propriétaire d'un terrain parce qu'on y a bâti une maison n'était pas, même en droit naturel, soutenable ; mais fermer la porte à tout accommodement dans cette question, était tout-à-fait impolitique. C'était nuire aux intérêts directs du pays et de la population, dont le bonheur, je dirai même la conservation, dépend du prompt mélange des naturels avec la population formée par les migrations européennes ou américaines ; car ce n'est qu'alors que disparaîtront ces abus sans

nombre et cet arbitraire épouvantable sous lesquels gémissent les malheureux insulaires, arbitraire et oppression devenus aujourd'hui mille fois plus insupportables qu'autrefois.

Le gouvernement sandwichien a donc mal fait, suivant moi, de prendre des mesures aussi absolues. Il est certain que la construction d'une maison ne consacre pas un droit au terrain sur lequel cette maison a été bâtie ; mais on devait faire attention aux circonstances dans lesquelles l'établissement avait été formé, à la situation du pays à cette époque, et en faire un titre de préférence aux possesseurs actuels. Dans certains cas même, la prescription devait donner aux possesseurs un droit de propriété, ou pouvait influer sur la longueur des baux que le gouvernement accorderait par la suite. Quant aux terres incultes, et c'était là, je crois, un des principaux objets que voulait atteindre M. Kennedy, n'y avait-il pas des moyens légaux pour que des étrangers pussent les cultiver avec toute sécurité et sans la crainte d'en être dépossédés quand ils seraient au moment de recueillir le fruit de leurs travaux ? Le gouvernement ne pouvait-il pas être amené à céder, moyennant un certain prix et pour un nombre d'années suffisant, la propriété des terres qui, faute de bras, restent improductives ? Ne pouvait-il pas, en offrant aux acquéreurs toutes les sûretés désirables, se réserver à lui-même toute espèce de garanties de souveraineté et de propriété absolue, si toutefois il voulait refuser aux étrangers le droit de devenir propriétaires, s'il voulait en un mot persister dans un système que je regarde comme insoutenable aux îles Sandwich.

En résumé, les missionnaires ont, sans nul doute, fait du bien aux îles Sandwich, mais ils ont aussi fait beaucoup de mal en ne faisant pas tout le bien qu'il leur était donné d'accomplir. Doit-on

en accuser leurs intentions ? doit-on croire aux vues d'intérêt personnel qu'on leur prête, ou faut-il rejeter la faute sur les principes dans lesquels ils ont été élevés eux-mêmes, sur cette condition attachée à l'humanité, qu'aucune œuvre sortie des mains de l'homme n'est parfaite ? C'est ce que je n'entreprendrai pas de décider. Mon séjour aux îles Sandwich a été trop court pour bien asseoir mon opinion à cet égard, et, quel que fût mon jugement, je craindrais d'être injuste envers les missionnaires ou envers leurs accusateurs.

Adolphe Barrot

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_%C3%8Eles_Sandwich. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.